VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 27 JANVIER 1914 NUMERO 37

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

LE BLE EN FRANCHISE

La législature provinciale a adopté à l'unanimité une résolution recommandant au gouvernement fédéral d'admettre en franchise le blé américain. Cela signifierait l'entrée libre sur le marché américain du blé canadien.

Ce vote remet en pleine lumière la question de la réciprocité quand au blé. Son importance, surtout pour les fermiers de l'Ouest, ne paraît laisser place à aucun doute chez nos législateurs provinciaux tant libéraux que conservateurs. Avec un ensemble touchant, ils ont prié le gouvernement fédéral de faire droit aux demandes des producteurs de blé.

* * *

Avant la venue au pouvoir des démocrates dans la république américaine et les derniers changements faits au tarif américain, le pouvoir fédéral n'y pouvait rien. Maintenant, le sort de nos fermiers est entre ses mains.

Le tarif américain actuel comporte un impôt de quinze centins par boisseau sur tout blé importé de l'étranger. Cependant cet impôt ne frappe que le blé importé de pays soumettant à un impôt le blé américain. Tel est notre cas. Tel était celui de la république argentine il y a quelques semaines. Depuis, ses gouvernants ont supprimé l'impôt qui frappait le blé américain et du coup le marché de la république américaine s'est librement ouvert au blé de l'Argentine. Pour jouir de cet avantage, il suffirait que le parlement fédéral rayât d'un trait de plume l'impôt perçu sur le blé américain entrant au Canada.

* * *

L'entrée en franchise du blé canadien aux Etats-Unis ouvrirait un important marché à nos fermiers. La situation de la république américaine au sud des provinces en fait un débouché naturel pour le blé de l'Ouest. Plusieurs chemins de fer unissent les deux pays. Les communications seraient beaucoup plus faciles et économiques qu'avec l'Est. D'autant plus qu'on ne semble pas devoir construire bientôt le canal de la baie Georgienne.

ORGANISONS LES JEUNES

(*Article* II)

"L'isolement", écrit Vuillermet, n'est-ce pas la grande souffrance du coeur? Souffrance, l'isolement est aussi une faiblesse. Au contact d'autres âmes, qui partagent nos croyances et nos convictions, nous sentons grandir nos énergies; en se sentant moins seul, on se sent plus fort. Mais si à tous les âges cet isolement est une souffrance cruelle et un danger redoutable, il est, pour la jeunesse, un mal terrible dont les ravages sont effrayants."

A voir le peu de liens sérieux qui existait en ces contrées entre "les jeunes" et l'isolement pénible et dangereux dans lequel chacun d'eux s'enfermait, j'ai souvent regretté les jours heureux de France où groupés dans un local quelconque, riches de leur enthousiasme, de leur générosité et de la vie intense de leurs vingt ans, des jeunes gens sérieux étudiaient en commun le mal social et les remèdes à y apporter, s'intéressaient au développement de la vie paroissiale, et se préparaient dans le silence et l'étude à la réforme de soi-même et à la conquête des âmes.

La Jeunesse Catholique Française ayant pris conscience du mal qui l'annihilait, et de son vrai devoir, a tout naturellement cherché dans l'association sa vie et sa force, de tous les moyens préconisés, elle a choisi le plus effectif, le cercle d'études.

Jean Le Rolle, président de l'A. C. J. F., a défini le cercle d'études: "Une école d'action, un séminaire laïque qui fournit aux jeunes gens les moyens d'acquérir le complément d'éducation et d'instruction religieuses, morales et sociales dont ils ont besoin pour être des hommes honnêtes, des citoyens conscients et des chrétiens solides."

Vu de l'extérieur et dans son aspect le plus simple, le cercle d'études est un groupement de jeunes gens qui se réunissent de temps à autre en des séances où chaque membre à tour de rôle, expose une question religieuse, morale ou sociale qu'il a étudiée auparavant. Les autres membres discutent ensuite et tous s'efforcent d'approfondir la question et les solutions proposées. Vu dans ses conséquences, le cercle d'études devient une oeuvre de préservation, une oeuvre d'instruction, une oeuvre d'éducation, une source d'amitié indissoluble. Je me bornerai dans cet article à montrer qu'il est oeuvre nécessaire de préservation.

La "Bonne Souffrance" de François Coppée s'ouvre sur un aveu significatif. L'auteur reconnait dans sa préface que ce qui l'a éloigné de la religion ce sont les mauvaises passions de ses quinze ans et la gêne d'avouer des fautes honteuses à un prêtre. Au fond, combien de tous ces apostats devenus les pires ennemis de l'Eglise après avoir reçu ses enseignements divins sur les bancs de l'école, n'ont point d'autre justification.

Que l'on y réfléchisse un peu; l'enfant quitte les bancs de l'école et termine son instruction catéchistique juste au moment où commence en lui l'éveil des passions mauvaises, à l'âge de 12 ou 13 ans. L'enfant est jeté sans défense solide dans la crise physique et morale qui lui ouvre des horizons nouveaux, révolutionne toutes ses notions sur la vie et la société. Hors de l'atteinte de l'instituteur et du prêtre, avec un bien faible bagage de connaissances morales et religieuses, il n'aura rien pour l'aider à combattre les violentes poussées de la passion, les appels caressants d'un monde doré et parfumé mais corrompu, les mauvaises lectures et les mauvais exemples. Rien que la tutelle de parents absorbés par leurs travaux quotidiens peu soucieux souvent de surveiller le travail qui se produit dans l'âme affolée du jeune homme.

Emporté par un besoin terrible d'idéal, d'un idéal qui satisfasse tout son être et calme les révoltes tumultueuses de son sang, il risque de se tromper sur le véritable but de la vie et les moyens de le poursuivre. Qui plus que le prêtre peut alors lui servir de soutien, qui plus qu'un camarade du cercle pourra lui servir d'ami, quel travail pourra plus que les études d'un cercle catholique apaiser les tempêtes de son esprit? De grâce, n'attendons point que le mal soit fait car alors le jeune homme éprouve à l'endroit du prêtre une gêne presque invincible, ses fautes dressent vite entre lui et son pasteur des barrières que peut-être il ne franchira plus.

"Il est douloureux de constater, écrivait l'abbé E. Beaupin, qu'une foule d'adolescents de 14 ou 15 ans vivent, à l'âge où s'éveillent les sens et où le coeur cherche à aimer, dans la solitude morale et et dans la quasi-ignorance de la grandeur de la vie. Personne n'est intervenue dans leur vie pour leur révéler l'immensité de leur tâche présente et future." Quelle perte alors pour l'Eglise et la Société.

"Dès leur jeunesse, dit le Père Gratry, dans un commentaire de l'Evangile selon saint Mathieu, les hommes se précipitent sur la vie comme des animaux sur une proie; ils s'en gorgent et s'en enivrent et l'ivresse les renverse et les tue... *c'est cette passion de la vie qui brise la vie humaine et réduit presque à rien depuis le commencement du monde les corps, les âmes et les esprits.*" Et pourtant la jeunesse, "c'est l'âge où tout est animé d'une sève printanière, l'âge des nobles enthousiasmes, des fiers élans, des aspirations généreuses, où l'esprit s'ouvre aux pensées sérieuses et grandes, le coeur aux sentiments chevaleresques, la volonté aux efforts, à la lutte, au sacrifice; [illegible] où l'on éprouve un besoin pressant d'aller en avant, d'agir, de monter, de produire, de se donner, de se dévouer. Sous la direction du prêtre, dans le cercle d'études on détourne cette "passion de la vie" vers un plus haut idéal, vers un plus pur et plus utile objet, on préserve ces richesses et ces forces, on les plie dans le moule des habitudes de pensée noble et d'action énergique, enfin on sauve à la société chrétienne dix et parfois vingt années de ces vies, qui passées dans la débauche ou l'inaction, s'inscriraient comme pages perdues dans la vie des individus.

Je le demande à nos bien-aimés prêtres, n'est-ce pas à cet âge de 14 et 15 ans que se décide l'avenir de votre paroissien et n'est-ce pas alors que vos efforts doivent être plus considérables pour conserver cet enfant à l'Eglise, cette âme à Dieu?

En France, le clergé se consacre au recrutement des âmes sacerdotales et dépense de longues heures à leur enseigner les premières éléments du latin et du grec. Ne serait-il pas possible de préparer les laïques à entrer dans cette élite catholique qui doit servir d'appui au clergé dans la revendication des droits sacrés de l'Eglise catholique et de la langue française? En exigeant de l'enfant une visite hebdomadaire au presbytère, en lui fournissant un choix de lecture, en l'apprenant à lire, à comprendre, à raisonner, on préparerait une avant-garde, comme nous disions dans l'A. C. J. F., dans laquelle on recruterait sans peine les éléments d'un cercle d'études solide et durable. L'oeuvre de préservation serait alors parfaitement effectuée dans la paroisse.

Heureux le prêtre qui a compris la valeur d'un cercle d'études, au contact des jeunes, il oubliera la déprimante routine qu'engendre la vie renfermée du presbytère; et trempant leurs esprits et leurs âmes de la science et de la morale religieuse, il les lancera dans la paroisse offrant à tous le spectacle de la force des convictions religieuses, la séduction du bon exemple, la force conquérante de l'apostolat par la parole et par la plume. Point d'oeuvre paroissiale ne sera d'un plus utile secours pour convertir et faire vivre de la vraie vie catholique ces adeptes anemiés, ces croyants sans pratique ou dont la religion est purement extérieure, qu'un groupement de jeunes gens sérieux qui adorent Dieu en esprit et en vérité et se forment chaque jour davantage à une vie intense et profond bien conforme à leurs principes religieux.

Trop souvent ceux que l'on considère comme l'élite catholique de la paroisse, faute de vivre en conformité avec les principes dont ils sont les seuls défenseurs, laissent pénétrer dans leur manière de vivre les tendances et les moeurs d'un monde sans foi et leurs fautes servent toujours d'excuse à ceux qui vivent dans le désordre et l'irréligion.

L'UN OU L'AUTRE

La Colombie Anglaise se débat actuellement contre le péril de l'immigration indoue. Elle a déjà résolu d'une manière assez efficace le problème de l'immigration chinoise et japonaise. Une forte taxe prévient une trop forte venue des premiers et par une entente entre le gouvernement canadien et le gouvernement japonais, le nombre des immigrants japonais au Canada ne pourra dépasser 400 annuellement. A l'invasion chinoise et japonaise a succédé l'invasion indoue, non moins redoutable au blanc que la première. Les mêmes raisons qui militaient contre l'admission des premiers militent contre celle des seconds. Ils sont de trop redoutables concurrents pour travail blanc. Capables de vivre à meilleur marché que le blanc, ils travailleront nécessairement pour un moindre salaire. Dans le but de se protéger la Colombie a voté des lois d'expulsion et décrété en somme que cette province serait une province blanche.

* * *

De là naît un conflit qui touche à l'un des aspects du problème impérial: la fédération impériale.

L'indou est sujet britannique et comme tel réclame le droit de se fixer où il voudra dans l'Empire. L'Australie et la Confédération Sud-Africaine lui ont déjà nié ce droit. La Colombie Anglaise a emboîté le pas et par tous les moyens possibles se libère des Indous. D'un autre côté cette même province a manifestement démontré qu'elle favorisait une fédération de toutes les colonies de l'empire, leur fusion en un seul tout.

Comment concilier et faire marcher de pair ces deux idées: la fusion de toutes les colonies avec la mère patrie et le refus de recevoir dans telle partie de l'Empire les sujets de tel autre. Comment faire accepter que tels sujets britanniques n'auront droit de vie que dans telles parties de l'Empire?

Il semble n'y avoir aucune issue. Le choix entre l'une ou l'autre. Admettre l'Indou si l'on veut la fédération ou se résoudre à ce que chaque colonie soit autonome si l'on maintient que la Colombie doit être une province blanche.

C'est ce que le *Canadian Courrier* rappelait dernièrement à un grand journal de la Colombie Anglaise.

"Le *News*, de New Westminster, du 16 décembre dernier, demande au directeur du *Canadian Courrier* et à la Canadian League de tourner leur activité de patriotes vers le problème de l'immigration indoue. Nous regrettons profondément de ne pouvoir obliger le peuple de la Colombie Anglaise autrement qu'en lui donnant un bon avis. Notre suggestion est simple: si la Colombie Anglaise croit à un Empire Unifié, elle doit recevoir les Indous. Si elle ne croit qu'à une alliance britannique, chaque unité retenant son autonomie, elle n'est pas forcée d'admettre les Indous à moins qu'elle le désire. C'est le seul conseil auquel a droit la Colombie Anglaise jusqu'à ce qu'elle décide du principe en jeu."

LE "CATHOLIC REGISTER" ET LE FRANCAIS

Lors de l'apparition de la Liberté, *nous avons publié l'excellente étude du R. P. Hudon, s. j., recteur du collège d'Edmonton sur le français troisième langue classique. Depuis nous avons souvent mis sous les yeux de nos lecteurs d'autres témoignages de l'expansion du français dans le monde. Nous sommes heureux aujourd'hui de leur présenter celui de l'abbé Roche, un des principaux rédacteurs du* Catholic Register. *L'abbé Roche a visité tout l'Europe l'an dernier. Il publie actuellement une série d'articles sur le vieux continent. Le 8 janvier dernier il a étudié la question des langues en Europe. Nous détachons de cet article les paragraphes suivants:*

"*J'ai trouvé que le français est la plus utile de toutes les langues.* Durant mon séjour de trois mois dans les Balkans je l'ai parlé tout le temps. Presque tous les militaires des pays Balkaniques ont reçu leur formation à l'école St-Cyr, de Paris. *Dans les cercles officiels et diplomatiques le français est obligatoire et tout homme qui se pique d'éducation converse dans cette langue.*

A Salonique il y a deux quotidiens français et il en est de même à Athènes. Dans cette ville je rencontrai plusieurs députés et je fus fort bien accueilli dans plusieurs familles. *Chaque fois ce fut le français qui me servit de "Sesame: ouvre-toi"—Sans l'usage de cette langue ma visite à Athènes et dans les Balkans ne m'eut été que peu profitable.*

J'ai devant les yeux, au moment où j'écris, un exemplaire du "*Jeune Turc*", le quotidien le plus important de Constantinople. Le titre dit assez dans quelle langue il se publie.

En Italie, en Espagne, en Suisse, toute la classe instruite parle français. En Suisse le français est officiel et obligatoire pour tous ceux qui veulent entrer au service civil et passer les examens de l'Etat. C'est aussi la langue officielle de la Belgique. La Hollande est un pays bilingue et le français y est presque aussi considéré que l'idiome national. *Au Danemarque, en Suède et en Norvège le français et l'anglais sont enseignés aujourd'hui dans les écoles primaires et* je me souviens encore avec plaisir d'une fillette Suédoise, âgée de treize ans, qui parlait l'anglais et le français avec une étonnante facilité.

La province Rhénane allemande était territoire français il y a cent ans. On y parle encore français en plus d'un endroit de Cologne ou lac Constance, et quelqu'un qui est familier avec cette langue se tire d'affaires facilement.

Au cours de mes voyages en Europe j'ai rencontré un grand nombre de touristes anglais et j'ai remarqué qu'ils se servaient du français lorsqu'ils ne parvenaient point à se faire comprendre dans leur langue. *Dans les écoles supérieures, dans les collèges et les universités d'Angleterre les élèves font une étude approfondie du français* et comme l'Anglais voyage beaucoup en France il trouve l'occasion de le parler, ce qui est essentiel pour se familiariser avec une langue.

En règle générale, l'Europe s'applique beaucoup à l'étude des langues modernes. Les peuples sont si mêlés aujourd'hui par les relations du commerce, que la connaissance de plusieurs langues devient une nécessité d'éducation. Les éducateurs aussi le comprennent et s'efforcent d'adapter leurs méthodes aux besoins de l'heure présente.

Aux Etats-Unis et au Canada nous sommes lamentablement arriérés sur ce point. Les bribes de français que l'on nous donne dans nos écoles supérieures ne servent à rien. Ce n'est ni assez complet ni assez étendu pour servir de base à une étude ultérieure. C'est en soi une lacune d'éducation à combler et le plus tôt on y rémédiera le mieux ce sera pour l'avenir de l'éducation dans ce pays.

Je n'ai ni l'intention ni le désir de m'engager dans le débat actuel au sujet de l'enseignement bilingue. J'expose des faits que j'ai constatés personnellement au cours de mes voyages. Je crois aussi que la dispute actuelle est due en grande partie à des malentendus au sujet des intentions et des motifs. C'est une question de pure éducation et qui doit être traitée comme telle. La simple justice et la prévoyance éducationnelle demandent que les enfants canadiens aient l'avantage d'acquérir la connaissance des langues modernes, et plus cette connaissance sera étendue plus on aura raison plus tard d'être reconnaissant à ceux qui luttent pour le maintien de méthodes rationnelles et progressistes sur ce sujet d'éducation. Il faut que les questions d'éducation soient traitées par des éducateurs. Ce n'est pas la masse ignorante qui se rassemble dans les loges, ni les habiles politiciens toujours prêts à exploiter à leur avantage personnels les préjugés de race, qui en trouveront la solution.

LA RELIGION A L'ECOLE

Un medecin va tenter de les séparer.

La caractéristique de l'école publique est l'absence totale d'instruction religieuse. Elle est "non sectarian", c'est-à-dire qu'elle se borne à ce qu'on pourrait appeler l'enseignement des matières laïques. De formation morale, point.

Les catholiques ont toujours fortement dénoncé ce système bon tout au plus à créer des générations d'athées et de mécréants.

De nombreux protestants ont fait écho à la protestation des catholiques déplorant les tristes résultats de l'absence de la religion à l'école. Il y a quelques mois, c'était le synode anglican qui, à sa réunion à Niagara Falls, Ontario, réclamait plus d'enseignement religieux dans les écoles. Aujourd'hui c'est le vicomte Bryce, ancien ambassadeur britannique à Washington. Prononçant le discours d'ouverture d'une grande convention d'éducateurs à Londres, le 2 janvier dernier il a vigoureusement demandé l'inclusion dans le programme scolaire d'une formation morale basée sur des principes religieux.

"L'étude de la Bible et l'instruction religieuse ne doivent pas être rejeté de l'école... Les parents et les professeurs des Sunday Schools ne peuvent pas donner toute l'éducation religieuse nécessaire. Le professeur doit avoir le droit de donner l'enseignement religieux." Lord Bryce, dans ce même discours, dit que les générations nouvelles de l'Angleterre et des Etats-Unis connaissent de moins en moins la Bible, que chez elles la science de la religion va toujours en déclinant. D'où décadence dans la vie morale de ces pays."

* * *

Ces paroles de l'ambassadeur anglais à Washington ne sont pas une découverte. Il n'a fait que redire une vérité, vieille de l'expérience de tous les siècles, une vérité qu'ont proclamée tous les grands éducateurs.

Quand sera-t-elle comprise?

NEUF SOUS!

L'Ouest est le pays des choses extraordinaires. Personne n'en saurait douter si la nouvelle suivante est vraie. Nous la cueillons dans l'*Action Sociale*.

Nous détachons d'une lettre de Spring Grove, en date du 28 décembre 1913, que nous venons de recevoir, l'intéressante information qui suit:

"Je profite de l'occasion pour vous signaler qu'il ya dans notre région abondance de lard et viandes et que par suite de la crise financière qui a sévi cette année, la viande est tombée à vil prix dans les villes de Saskatoon, Prince Albert et utres.

A Prince Albert notamment, les bouchers offrent le boeuf par quartiers à 9 sous la livre, tandis qu'à Montréal et Québec ça vaut 16 sous.

"Ne pensez-vous pas comme nous que les bouchers de l'Est auraient intérêt à s'adresser à ceux de Prince Albert qui sont encombrés—entre autres MM. Roussel et MacKay—et de faire dériver vers votre région tout ce stock qui empêche la vente de nos produits à nous autres, fermiers du Nord-Ouest. Réellement ce drainage ferait monter les prix. Croyez-vous qu'on nous offre 8 sous pour le porc abattu! Et encore quand on veut bien nous faire une offre!"

L'"ORANGE SENTINEL" ET LE BILINGUISME

M. Thomas O'Hagan, de Windsor, a publié dans le *Globe*, de Toronto, une vigoureuse réponse aux insultes de l'*Orange Sentinel* de Toronto, à l'adresse des Canadiens-français. Le porte-parole de l'orangisme prétendait que dans l'Ontario l'ignorance prédomine dans les centres français.

Voici la traduction de la lettre de M. Thomas O'Hagan:

Au rédacteur du *Globe*,

On a dit que rien n'est si propre à étayer la fausseté et le mensonge que les chiffres et les statistiques quand la malhonnêteté préside à leur manipulation. Nous en trouvons un exemple et une preuve dans l'article de tête de l'*Orange Sentinel* de Toronto, portant le titre suivant: "Bilinguism convicted".

L'auteur de cet article se basant sur le recensement de 1911 prouve à sa grande satisfaction et aussi sans doute au grand plaisir des loges que partout où existent des écoles bilingues il y a abaissement intellectuel dans notre bonne et avancée province d'Ontario.

Qu'il me soit permis pendant quelques instants d'examiner ici comment l'auteur manipule les statistiques, comme ses déductions sont bien tirées, en un mot de voir la logique de ce scribe de l'organe de l'Orangisme en Ontario. Malheureusement, il ne connaît pas sa province natale très bien pas plus que le Dominion en général. Je vais entreprendre de lui donner certains points de repaire, et pour ce qui concerne le recensement du Dominion à propos des illettrés, et la relation qu'il y a entre ces illettrés et la question du bilinguisme.

Sans songer à la condition ou aux moyens d'organisation des écoles et l'engagement d'instituteurs compétents, il se met en devoir de nous donner le percentage des illettrés dans les centres bilingues, dans certains centres bilingues devrais-je dire. Prenons d'abord Algoma Est et Ouest que l'auteur de l'article cite. Le percentage des illettrés dans Algoma Est est de dix-huit, le percentage des illettrés dans Algoma Ouest est de seize. Dans Algoma Est il y a, par trois habitants, un habitant canadien-français, tandis que dans Algoma Ouest il y a neuf habitants anglais contre un canadien-français. Alors si les écoles françaises bilingues sont comme l'*Orange Sentinel* le prétend, les causes de cette ignorance, Algoma Ouest qui en grande majorité n'est pas canadien-français ne devrait avoir qu'un percentage de cinq ou six illettrés. Cependant ce comté en a seize, presque autant que Algoma Est qui est en majorité français. Chère *Sentinel* pourquoi ne faites-vous pas appel à toutes vos connaissances mathématiques pour étudier ces faits.

La *Sentinel* cite ensuite South Renfrew, qui a un percentage d'illettrés de quinze, chose que la *Sentinel* attribue aux écoles bilingues. En fait il y a presque autant de français dans Renfrew Nord que dans Renfrew Sud. En toute vérité, je crois qu'il y a plus d'écoles bilingues dans Renfrew Nord que dans Renfrew Sud. Cependant le percentage des illettrés dans Renfrew Nord n'est que de neuf. Comment expliquez-vous cela, chère *Sentinel*, si les écoles bilingues sont la cause de l'ignorance? Il est vrai que South Renfrew compte plus de loges orangistes que Renfrew Nord. C'est peut-être là la raison, et je conseillerai au rédacteur de la *Sentinel* de faire une enquête sur le sujet. Il est étrange que l'*Orange Sentinel* passe par-dessus Essex et Kent, qui sont aussi des comtés bilingues. Mais la *Sentinel* ne pouvait bénéficier des arguments en citant ces comtés, si l'on considère que, bien que Essex Nord soit aux trois quarts français et Essex Sud pour le moins au tiers français le percentage des illettrés dans ces deux comtés n'est que de sept. Voici maintenant le percentage des illettrés dans certaines de nos principales villes canadiennes: Québec, sept; Montréal, huit; Winnipeg, six; St. Jean, sept; Toronto entre trois et quatre; Halifax, neuf; et Victoria la plus anglaise de toutes les villes du Canada douze. Est-ce que, je vous le demande, les deux villes françaises de Québec et Montréal, ne tiennent pas leur rang pour ce qui a trait au bas percentage des illettrés en regard des villes anglaises?

Je suis surpris que le percentage des illettrés dans Prescott et Russell ne sont pas plus élevé, parce que le Département de l'Education de la province jusqu'à il y a quatre ou cinq ans n'a absolument rien fait durant des années et des années pour fournir à ces écoles des instituteurs compétents.

Je recommanderais fortement à l'*Orange Sentinel* de cesser sa croisade injuste et non patriotique contre les Canadiens-français de l'Ontario. Ils sont nos frères, honnêtes et respectueux des lois. Si je citais les statistiques criminelles on pourrait voir que nos frères du Québec occupent une position très enviable. Ils ont eux aussi contribué à constituer ce Dominion par leur esprit de civisme et leurs conseils de paix et de bonne volonté. Le public est fatigué de ces attaques de races. Le conseil que je veux donner au rédacteur de l'*Orange Sentinel* est celui-ci: "Brisez la plume qui a écrit "Bilinguism convicted" et commencez l'année 1914 avec une plume trempée dans la charité et la vérité."

ALMANACH FRANCAIS

Le prix de l'Almanach Français de l'Ouest Canadien est de dix sous. Cela ne comprend pas le prix de l'expédition. Pour le recevoir par la poste il faut ajouter quatre sous, frais de port.

Entre gentilshommes des boulevards extérieurs:

—As-tu soif? Je paye un verre...

—Si j'ai soif?... A quel café régales-tu?

—Au café Wallace!

Quelques fous se sont dit à table: Il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie; et on les croit.

REID PLAIDE COUPABLE. HAGEL ET WESTLAKE SONT CONDAMNES A SUBIR LEUR PROCES AUX PROCHAINES ASSISES

Le policier Reid s'avoue coupable et donne tous les détails de l'évasion et de la préparation du complot. Le dénonciateur Buxton indique comment il machina toute l'affaire de complicité avec Hagel, Reid et Westlake.

CONFESSION DE REID

Les derniers événements ont brisé le garde Reid. Sa figure est pâle, sa voix enrouée, les yeux injectés de sang. Sa démarche est incertaine; il marche courbé. Dans la boite aux témoins il doit s'asseoir.

Dès le début de sa confession, il déclare au représentant de la couronne qu'il veut faire des déclarations concernant l'évasion de Krafchenko.

ADMET SON MENSONGE

Dois-je comprendre que vous n'avez pas dit la vérité?

Oui! Partiellement!

Bien, dites-nous tout.

D'abord, il me dit qu'il allait s'évader. Il me dit qu'il avait enlevé les barreaux de la fenêtre pendant le sommeil de Jack Ryan. Il était pour se sauver par la fenêtre à l'aide de couvertures.

DEMANDE UN REVOLVER

Il me dit alors qu'il aimerait avoir un revolver de crainte que quelqu'un voulut, au dehors, l'effrayer. J'eus un revolver de Buxton. Il me le donna puis revint avec un autre revolver. Quand vous donna-t-il le revolver?

HAGEL ETAIT LA

Dans le bureau de Percy Hagel.

Où était Percy Hagel?

Autour du bureau.

A-t-il vu Buxton vous donner le revolver?

Non.

Qui avez-vous rencontré au bureau?

Buxton et Westlake. On me présenta à Westlake. Buxton avec une lime faisait disparaître le numéro du revolver. Buxton me dit que Westlake était l'homme qui allait cacher Krafchenko. Krafchenko me dit qu'il avait eu l'intention de s'évader deux semaines après son incarcération. Il avait enlevé les écrous durant le sommeil de Ryan. Il descendrait à l'aide de couvertures transformées en corde. Il me dit qu'il aimerait avoir un revolver. Je vins trouver Buxton qui me donna un revolver. Je devais l'apporter le soir mais je ne le fis pas. Buxton revint me trouver à ma chambre et m'apporta l'autre revolver avec le numéro limé. Je le mis dans ma poche.

Quand?

Jeudi.

Où?

Dans le bureau de Hagel.

Où était Hagel?

Dans son bureau.

Vous a-t-il vu?

Non. Je ne le crois pas.

BUXTON ET WESTLAKE

Quand avez-vous apporté le revolver à la prison?

Jeudi soir. Krafchenko m'a dit que Percy Hagel lui avait dit de m'envoyer les retrouver.

Et qui avez-vous trouvé là?

Buxton et Westlake se trouvaient là. Buxton était occupé à limer les numéros du revolver.

Hagel vint-il pendant que Buxton faisait ce travail?

Oui.

Westlake vous a-t-il dit où?

Non.

Avez-vous eu quelques conversations avec Hagel?

Il me dit que Westlake était sûr.

Quelqu'un demanda-t-il cela?

Moi.

Qu'avez-vous dit?

Je demandai si quelqu'un trahirait? Buxton se procura la corde. Il dit qu'il aurait le paquet de corde et la ficelle pour le hisser.

Qui suggéra cela?

Je l'ignore.

Qui proposa cela?

Je ne sais pas. Je refusai.

A qui?

Buxton.

Où?

Dans le bureau de Hagel.

Hagel était-il là?

Non. Il dit qu'il les avait.

Les eut-il pendant que vous étiez là?

Oui.

Qui était dans le bureau quand il revint?

Percy Hagel et Westlake.

Dites ce qui s'est passé. Savez-vous où Buxton se les procura?

IL APPORTE LA CORDE

Quand Buxton revint au bureau de Hagel, apportait-il la corde?

Oui. Il l'avait avec lui. Elle était enroulée mais non enveloppée. Il dit qu'elle pouvait supporter mille livres.

Percy essaya la corde pour démontrer que je pouvais facilement l'apporter avec moi. Pour cela il la mit sous son habit qu'il boutonna.

Je consentis finalement à l'apporter bien que je craignis que cela parût. On décida finalement que je placerais dans ma tunique, à l'intérieur, au creux de l'aiselle. Percy Hagel suggéra aussi que je la misse à l'intérieur de la bande de mon pantalon. Il fut enfin décidé que j'en laisserais glisser une extrémité dans mon pantalon du côté gauche. Après un essai j'emportai la corde et le revolver.

Après avoir quitté Hagel, Buxton et moi vinrent à un hotel où nous primes un verre. De là, nous revinmes à ma chambre. Je donnai à Buxton son revolver et je gardai l'autre.

Le témoin jure qu'il n'a pas vu Buxton depuis son arrestation et qu'il ne connait aucunement son témoignage.

IL OBTIENT DES CARTOUCHES

Continuant son témoignage, Reid dit que quand Buxton partit, il changea de vêtements et revint à son poste. Auparavant il avait enveloppé dans un mouchoir un certain nombre de cartouches que lui avait remises Buxton. Il y en avait à peu près une boite. Elles furent apportées à la station de police le 9 janvier au soir.

La corde et le revolver furent donnés à Krafchenko alors qu'il tournait le dos à Flower. Ils furent donnés au prisonnier en un même temps. Krafchenko glissa la corde sous son matelas et le revolver dans la poche de son habit, côté droit. Le témoin déclare que d'abord il ne voulait pas apporter les cartouches. Après quelques rasades à l'hotel Roblin, il changea d'idées.

DEMANDA DES CARTOUCHES

Le prisonnier lui dit jeudi soir d'apporter des cartouches. Reid lui dit qu'il pouvait tromper les gens avec son revolver mais qu'il n'avait pas besoin de cartouches. Son changement d'idées au sujet des cartouches n'est dû à aucune influence du dehors.

Vendredi soir, les cartouches furent données à Krafchenko qui les mit dans la poche gauche de son pantalon. Flower était assis sur le lit. Le témoin ne sait pas s'il vit ce qui se passait.

Quand avez-vous pour la première fois discuté la question de l'évasion avec Hagel?

Un peu avant le témoignage de William Reigie. Krafchenko dit que Percy Hagel lui avait dit que si Reigie témoignait contre lui, il ferait mieux de s'évader. Percy lui avait aussi dit qu'il me suggérerait de voir Buxton. Ces dernières paroles furent dites après le témoignage de Reigie.

Après le témoignage de Reigie, le premier homme auquel je parlai fut Buxton, dans le bureau de Percy. Il y était seul.

Krafchenko me dit d'aller voir Buxton. Je le fis. Je devais obtenir les deux revolvers d'un mont-de-piété.

PEU DE CHANCES

Quand avez-vous pour la première fois discuté la question avec Percy Hagel?

Il y a eu peu de discussion entre nous. C'est par l'intermédiaire de Krafchenko que nous communiquions. Le jour où je vis Buxton, Hagel me dit: "Nous aurons à l'en sortir". Hagel et moi discutâmes de l'affaire. Je demandai quelles étaient les chances et il me répondit qu'elles étaient très maigres.

Discutant avec moi, Krafchenko dit qu'on n'avait aucune preuve contre lui et il n'avait pas l'intention d'attendre jusqu'en mars. Il disait que s'il s'évadait il reviendrait pour son procès. Il parla aussi d'une grande attaque à main armée quelque part en dehors de la ville. Si ce coup réussissait il en tirerait $85,000. Après cela, il reviendrait pour son procès.

Comment Krafchenko obtint-il la clé qu'il employa?

De moi.

Où l'aviez-vous eu?

Je l'avais en ma possession.

Etait-ce un passe-partout?

Oui.

Quand lui avez-vous donné la clé?

Je ne m'en rappele pas.

Maintenant, Reid, je veux que vous disiez toute la vérité.

Je vous dis toute la vérité.

Bien, je ne dis pas que vous ne dites pas la vérité. Je veux seulement vous faire comprendre que vous devez dire toute la vérité.

Savez-vous ce que devait rapporter à ceux qui y participaient cette évasion?

Je l'ignore.

Qu'est-ce qui vous a poussé à y participer?

Je ne sais pas. Krafchenko a dit à Hagel qu'il avait $400 à Plum Coulee.

HAGEL LES CHERCHE

Hagel alla-t-il les chercher?

Oui.

Hagel vous a-t-il donné de l'argent?

Il me donna $10.

Où?

A l'hotel Clarendon.

Dans quel but vous les donna-t-il?

Je ne sais pas. Il les mit dans ma poche d'habit.

Est-il à votre connaissance que Hagel ait donné de l'argent à d'autres?

Seulement pour des repas.

N'avez-vous pas dit à Hagel que vous aviez apporté la corde à Krafchenko?

Non.

Que saviez-vous des arrangements conclus pour cacher Krafchenko? Seulement ce que Buxton m'avait dit concernant Westlake. Il me dit: Voici l'homme qui va cacher Krafchenko.

HAGEL MODIFIE LES PLANS

Je crois que vous aviez parlé d'une combinaison pour monter le revolver à la fenêtre du prison nier au moyen d'une corde et de l'extérieur? Qui devait se trouver à l'extérieur?

Buxton.

A qui est imputable le changement de plan?

Hagel. Il dit que je pouvais l'emporter sous mon habit.

Une fois à l'extérieur, comment devait se sauver le prisonnier?

Un auto devait l'attendre à l'extérieur.

UN AUTO ATTENDAIT

Percy me dit qu'un auto attendrait pour Krafchenko. Je n'ai jamais discuté la question avec Percy. Krafchenko me dit aussi qu'un auto l'attendrait.

Le plan pour s'échapper par la fenêtre fut modifié au moment de l'évasion. Krafchenko constata que la voie n'était pas pratiquable. Il n'y eut aucune discussion sur ce point. Je lui donnai la clé parce qu'il le demanda. Je ne savais pas ce qu'il voulait en faire. Je ne connaissais aucun plan pour s'évader par la chambre du photographe. Je ne sais pas comment il ouvrit la porte.

Je ne savais pas que le prisonnier s'était blessé en se sauvant. Personne ne me l'a dit. C'est par les petits vendeurs de journaux que je connus sa réarrestation.

La première fois que je vis Hagel après l'arrestation fut quand il vint rendre témoignage devant la commission. Il ne s'échangea que quelques mots. Au juge, Reid dit qu'il parla de nouveau à Hagel après avoir donné son témoignage. Hagel lui dit de ne pas comparaître de nouveau devant la commission car il serait arrêté. Il lui conseilla d'aller voir plutôt son père. Il ne s'attendait pas d'être rappelé si tôt devant la commission. Il consulta un autre avocat qui lui conseilla de comparaître.

AU BUREAU DE HAGEL

Vous avez vu Hagel après son témoignage?

Oui.

Revenant à la question des revolvers, Reid dit qu'il rencontra Buxton au bureau de Hagel. Buxton avait deux revolvers obtenus d'un mont de piété. Buxton est le premier individu que le prisonnier lui avait dit de voir. Buxton lui montra dans un tiroir les deux revolvers et lui dit qu'ils venaient des Etats-Unis. Hagel arriva une quinzaine de minutes plus tard. A ce moment les revolvers étaient dans le tiroir. On les en retira et Hagel dit: On pourrait les retracer.

M. Philipps montre à Reid un revolver et lui demande s'il le reconnaît. Il ne le peut. On lui en montre un second. Il l'identifie comme le compagnon de celui qu'il avait. Il reconnait à peu près ce dernier.

LES REVOLVERS ETAIENT CHARGES

Hagel, Buxton et le témoin se trouvaient dans le bureau. Buxton dit qu'on ne pouvait pas identifier les revolvers car ils avaient été achetés aux Etats-Unis. Reid prit avec lui le revolver automatique. Avant de partir Buxton avait chargé le revolver. Le lendemain les marques furent limées.

Parlant du revolver automatique obtenu auparavant de Buxton, ce dernier dit qu'on ne pourrait découvrir sa provenance parce que au mont de piété le numéro n'était inscrit que sur le billet. Buxton en faisait disparaître le numéro quand le témoin arriva dans le bureau. Buxton déclara qu'un de ses jeunes compagnons l'avait volé à un magasin à rayons. Westlake était là quand se tint cette conversation.

IL IDENTIFIE LE REVOLVER

On montre au témoin un revolver. Il le reconnait comme celui que travaillait Buxton. Les marques de la lime paraissaient encore. Des initiales ont été enlevées.

La veille du changement de revolvers, Buxton acheta des cartouches chez Eaton. Ils crurent que c'était un excellent endroit pour les acheter car Buxton n'y était pas connu. Quand Buxton échangea de revolver avec le témoin à la chambre de ce dernier, le revolver de Buxton était chargé. Au juge Mather, le témoin déclare que Buxton eut les cartouches le même jour qu'il obtint le premier revolver de Buxton. Buxton les retira de la boite et les enveloppa dans son mouchoir. C'était la veille de l'échange des revolvers.

Le témoin déclare que le policier Evans n'était pas du complot. De même pour le policier Flower, le garde avec lui.

ON DISCUTE LE PLAN D'EVASION

Pouvez-vous dire ce qui fit changer le plan d'évasion?

Le prisonnier pensait qu'il n'y avait pas d'opérateur de nuit à Morden. Il apprit de Flower qu'il y en avait un.

Connaissez-vous le second plan avant l'évasion de Krafchenko?

Oui. Je l'ai connu dans le bureau privé de Hagel où il fut discuté. Hagel, Buxton, Westlake et moi-même le discutèrent. Autant que je le puis savoir ce plan fut adopté. Krafchenko a dit que son automobile l'attendrait.

On ne savait au juste le moment de l'exécution du plan. Si l'auto devait attendre quelqu'un devait savoir l'heure. On connaissait les temps de ronde du géôlier et du sergent. Je ne connaissais pas d'une manière précise le temps de l'évasion. Je n'en savais rien. Cela a dû être déterminé par Krafchenko et Hagel. L'auto devait le conduire à la résidence de Westlake.

AUTO VOLE

On supposait que l'auto appartenait à Krafchenko mais j'ignorais où il le gardait et qui le conduirait. Il me dit que c'était un Peerless et qu'il l'avait volé dans les Etats-Unis.

J'allai au théâtre Empress avec Buxton, Hagel et Emmonds. Juste avant de venir à la station samedi, j'allai chez Eaton et j'y rencontrai Hagel. Il me dit que Emmonds nous avait deux fois croisés et me dit de me tenir tranquille. Je pris le diner avec Hagel.

* * *

TEMOIGNAGE DE FLOWER

Le policier Flower était le compagnon de garde de Reid au moment de l'évasion.

Après quelques détails sur sa carrière et après avoir donné ses états de service, il fournit une minutieuse description de la cellule de Krafchenko.

Le prisonnier dormait peu. Il se promenait la plupart du temps fumant des cigarettes.

Qui parlait le plus avec le prisonnier, Reid ou vous?

Reid.

De quoi parlaient-ils?

De la carrière de Krafchenko.

Que disait Krafchenko au sujet de son projet d'évasion?

Il déclara une fois que si on le laissait seul il pourrait en trois minutes s'évader de sa cellule.

IL SE FAIT SAIGNER DU NEZ

A-t-il parlé de trésor caché?

Non. Une fois, il nous dit que lors de son arrestation il avait quelques diamants dans un mouchoir. Il déclara que les détectives le lui avaient enlevé mais n'avaient pas trouvé les diamants. Il se gratta alors le nez avec ses ongles et commença à saigner. Il demanda alors son mouchoir. On le lui remit. De la sorte il reconquit ses diamants.

Avez-vous jamais entendu Krafchenko dire qu'il connaissait Bill Miner?

Non. Je l'ai entendu en parler mais je ne l'ai jamais entendu dire qu'il le connaissait.

Avez-vous jamais vu Reid dormir?

Une fois.

Avez-vous jamais dormi?

Oui, une fois.

Quand? Dimanche matin.

Vous avez entendu Krafchenko parler d'évasion. En avez-vous fait rapport.

Non.

Pourquoi?

Je ne croyais pas que cela valut la peine.

Le soir de l'évasion, il reprit son poste de garde à sept heures précises. Il ne quitta la cellule qu'une fois dans la veillée, lors de la visite de Hagel. Reid et lui sortirent quand Hagel vint voir son client à dix heures. Hagel était accompagné du geôlier qui leur dit de laisser Hagel voir le prisonnier. Hagel passa six minutes avec le prisonnier. Hagel paraissait avoir bu et sa voix était rauque. Reid dit bonsoir à Hagel.

Quand ils rentrèrent dans la cellule après la visite de Hagel le prisonnier était assis sur le lit. Il remarqua une fois que Reid et le prisonnier parlaient à mi-voix. Ils parlèrent quelque temps mais il ne put pas comprendre ce qui se disait. Reid et le prisonnier se trouvaient sur le même lit, celui du prisonnier. Lui, Flower, se trouvait couché sur le sien. Il se souleva pour voir ce que faisaient Reid et le prisonnier. Ce dernier écrivait. Il trouva étrange la conduite de Reid mais n'en fit aucun rapport. Durant la veillée, le prisonnier fuma beaucoup de cigarettes.

Reid lut beaucoup durant la veillée. Le témoin demeura assis sur son lit ou se promena de long en large quand le prisonnier ne marchait pas. Le dernier visiteur à la cellule fut le sergent Street. Reid le fit entrer. Krafchenko demanda au sergent si on allait le transporter à Morden. Au départ de l'officier, Reid parla au prisonnier.

JE M'EN VAIS

Plus tard, Krafchenko dit: "Regardez, mes enfants, je m'en vais". Le témoin vit le revolver et entendit fonctionner le mécanisme. Il hésita quelques secondes puis se leva et fit face au prisonnier. Reid se trouvait derrière lui. Le revolver était pointé à bout portant contre le témoin et le prisonnier dit: "Marchez, je ne badine pas". Interrogé sur l'exclamation prononcée quand il se vit menacé, il répond: "Oh H..."

Il entendit Reid reculer et fit de même. Le prisonnier se trouvait à 15 pieds quand il commanda de marcher et dit qu'il ne badinait pas. Tous deux reculèrent; le prisonnier les suivait. Il ne vit aucunement Reid depuis le moment où il se leva jusqu'à ce qu'ils furent dans le cabinet; il se tenait derrière lui. Le revolver menaçait toujours Flower. "Ce n'était pas très réconfortant", répond le témoin auquel on demande son impression. Jamais il n'avait vu de revolver braqué sur lui.

IL TENTE DE SE DEFENDRE

Je pensai d'abord à saisir un lit et à le lancer contre lui. Puis j'eus l'idée d'éteindre la lumière mais je savais que si je faisais un mouvement il me tirerait. Je cherchai un autre moyen d'attirer ailleurs son attention mais vainement. La vue du revolver entre ses mains me stupéfiait et je ne pouvais m'imaginer comment il se l'était procuré. Je savais le revolver chargé par le bruit du mécanisme fonctionnant. Par l'apparence, je savais que c'était un automatique.

A l'aide d'un revolver automatique, Flower démontre comment le prisonnier chargea son arme et comment il la tenait. Il ne remuait que légèrement l'arme. Quand le témoin le vit, il avait les deux mains sur l'arme. Quand j'arrivai à la porte de la chambre de toilette, Reid s'y trouvait. Je ne sais pas comment il y était arrivé. Je ne le touchai pas en marchant de reculons. Reid se trouvait dans la chambre de toilette et j'hésitai. Le prisonnier vint droit contre moi et dit: "Très bien, mes enfants, cela ne vous fera pas perdre votre position." Reid ne répondit pas un mot. Je reculai dans la chambre de toilette et le prisonnier ferma la porte et la retirant Krafchenko tenait son revolver pointé contre ma poitrine, dit Flower, en indiquant de sa main.

Je ne sais pas au juste comment le prisonnier ferma la porte. Je le suivis tout le temps des yeux. Je ne connais pour lui aucun moyen de fermer la porte sans me quitter des yeux. Eut-il détourné les yeux j'aurais tenté de faire dévier le canon du revolver. Je ne me trouvais qu'à trois pieds du canon du revolver. Il ferma la porte à clé, je crois. Je ne l'ai pas vu mais je l'entendis. Je fis remarquer à Reid qu'il avait la clé. J'entendis ensuite le prisonnier marcher sur le toit de la chambre de toilette. Puis je le vis tenter de forcer les barreaux. Reid en fit la remarque. Je lui demandai alors la clé et tentai d'ouvrir la porte mais ne put trouver le trou de la serrure.

J'entendis Krafchenko dire: "Là, tenez-vous tranquilles. Je vais attaquer le garçon de l'ascenseur".

Etait-il vêtu?

Non.

Dites-nous ce qui arriva ensuite.

Je le vis se baisser comme s'il était pour ramasser la serrure. Je dis à Reid: "Peut-être reviendra-t-il et nous demandera-t-il la clé. S'il le fait nous pourrons avoir une chance de le renfermer. Je demandai à Reid si j'allais siffler. Il me déconseilla, disant qu'il pourrait revenir et nous cheviller.

Pourquoi n'avez-vous pas sifflé?

Je trouvais raisonnable l'idée de Reid.

Etait-il d'une façon votre supérieur?

Oui, je le considérais comme mon supérieur.

Depuis combien de temps le prisonnier avait-il quitté cette pièce quand vous avez dit cela?

Il venait de sortir.

IL ESSAIE DE SORTIR

Avez-vous essayé de sortir?

Oui. Je poussais de l'épaule autant que je pus.

Reid vous aida-t-il?

Je lui ai dit de venir m'aider. Il appuya les mains contre la porte mais je ne puis dire s'il poussa.

Qu'arriva-t-il?

J'entendis un bruit étrange. La porte de la chambre du photographe était fermée. Je courus chez le géolier. J'y rencontrai Lazenby et Grey et leur dit que Krafchenko s'était sauvé avec un revolver automatic. Reid vint mais on croyait que c'était le prisonnier, on attendit. Interrogé, il déclara que Krafchenko devait être dans la chambre du photographe. Lazenby et Reid descendirent le corridor et j'allai aux quartiers donner l'alarme. Puis je sortis et inspectai les alentours de la prison. J'y vis quelques policiers.

Il n'eut aucune conversation avec Reid après l'évasion du prisonnier car Reid le fuyait.

* * *

UNE AUTRE ARRESTATION

Thomas O'Donnell, un intime de Percy Hagel, actuellement accusé d'avoir participé à l'évasion de Krafchenko, a été arrêté mardi soir et est détenu à la station vagabondage.

Il comparut devant le magistrat mercredi avant-midi mais la cause fut ajournée à la demande de la poursuite. Bien que la police admette qu'il est l'individu souvent mentionné dans le témoignage de Hagel devant la Commission, elle ne veut pas admettre qu'il y ait contre lui d'autres griefs que celui de vagabondage.

Il est probable que plus tard, il sera appelé à dire devant la Commission ce qu'il sait du complot.

* * *

REID PLAIDE COUPABLE

Jeudi matin, Percy Hagel et Westlake, tous deux accusés d'avoir aidé Krafchenko à s'évader, ont protesté de leur innocence. Reid accusé d'avoir volontairement et en connaissance de cause permis à un prisonnier confié à sa garde de s'évader a confessé sa culpabilité. Il recevra sa sentence à la fin de l'enquête préliminaire Hagel-Westlake.

IMPORTANT PROCES EN PERSPECTIVE

Le procès de Hagel et Westlake sera l'un des plus sensationnels que l'on ait vus dans l'Ouest. MM. Hugh Philipps et R.-B. Graham seront les avocats de la couronne tandis que MM. Bonnar, criminaliste de renom, et M. J.-H. Davidson défendront les accusés.

LE TEMOIGNAGE DE HOLT

Frank Holt déclara qu'il vivait dans le bloc Burriss. Il y a vu Krafchenko. Westlake se trouvait là au même moment. C'est par Westlake qu'il a appris la présence de Krafchenko. Quelques jours plus tard, au cours d'une visite il vit chez Westlake le pardessus de Buxton. Westlake voulait alors se débarrasser de Krafchenko. Il voulait le faire déménager au Security Storage. Le 15 Westlake apporta un mouchoir rempli de cartouches. Ces cartouches sont produites comme exhibit.

Le garde Flower appelé de nouveau dans la boite ne dit rien de nouv...

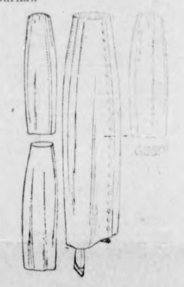
Département des patrons



Blouse aux lignes très souples. Epaule basse et tombante à laquelle tient une manche à large ouverture et fronçant un peu au poignet. Un large collet s'unit au fichu sur le devant. Rien dans le dos.

Le patron No. 6,368 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 4 verges d'un tissu de 27 pouces avec 7/8 de verge d'un tissu de 27 pouces pour le collet et 3/8 de verges de bordure.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Cette jupe peut se faire d'un morceau ou de deux morceaux selon la largeur du tissu employé. On la fait fermer sur le devant et froncer un peu à la ceinture. On peut se servir de cheviotte, de velours, de satins etc.

Le patron No. 6,359 est pour mesure de 22 à 30 pouces. La grandeur moyenne demande 2 3/8 verges d'un tissu de 54 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,

LA LIBERTE,

B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Vendredi après-midi, Me Bonnar, défenseur de Hagel, a fait une violente attaque contre le témoignage de Buxton.

Au milieu de la semaine dernière, Buxton fit remarquer à Hagel que la situation se corsait. Hagel répondit qu'il faudrait d'une manière quelconque faire entendre à Krafchenko qu'il devrait quitter le bloc Burriss le plus tôt possible. Buxton fit remarquer à Hagel qu'il serait dangereux de tenter d'aller voir le prisonnier. Hagel suggéra de téléphoner à Holt pour qu'il demanda au prisonnier de quitter sa chambre. Le mercredi ou le jeudi, le témoin alla au Security Storage voir le prisonnier. Il remit à Holt $10, que lui avait donné Hagel afin d'acheter des vivres au prisonnier.

DANS LE MONDE

VICTIME DU CINEMATOGRAPHE

Un cambrioleur de quinze ans est surpris et blessé grièvement.

New-York.—Un gamin de 15 ans, Dominique Cerrabora, l'imagination frappée par la lecture de romans policiers et la vue des films à sensation, avait décidé d'imiter ses héros et de se faire cambrioleur.

Il voulut faire ses débuts dans un appartement, 31 Orchard street, dont la locataire venait de s'absenter; mais la concierge, surprise de voir la porte de l'appartement ouverte, appela à l'aide et, accompagnée de plusieurs voisines, pénétra dans l'appartement. Le plus grand désordre y régnait: tous les tiroirs des meubles étaient consciencieusement retournés.

Sous un lit, elles découvrirent le jeune Cerrabora, très petit pour son âge, et voulurent l'appréhender, mais, armé de sa pince-monseigneur, le jeune cambrioleur eut tôt fait de se débarrasser des quatre femmes qui lui barraient la route et prit la fuite, poursuivi par de nombreux passants. Un policeman réquisitionna un automobile, qui se mit à la poursuite du fugitif, le policeman se tenant sur le marchepied, revolver au poing.

Le sergent de police McGee, attiré par les cris, aperçut Cerrabora et lui donna l'ordre de s'arrêter; comme le jeune cambrioleur continuait sa course, McGee prit son revolver et fit feu.

Cerrabora tomba, atteint à la nuque. On le transporta au Gouverneur Hospital où son état fut jugé des plus graves.

Les quatre femmes ont été pansées à leur domicile.

UNE FABRIQUE DE SQUELETTES

Les voisins se plaignent vainement.

Paris, 22.—La justice a été tout dernièrement saisie d'une affaire qui a fort intéressé le public en lui faisant connaître à quelle sorte de fabrication se livraient les locataires d'une vieille maison de la rue Albert située au centre d'un des quartiers les plus populeux de Paris.

L'aspect de la maison, avec ses murs lézardés est loin d'être rassurant. Les deux portes vermoulues restent constamment fermées sauf le matin où des voitures à bras arrivent, contenant de mystérieux paquets soigneusement enveloppés de tole pour s'éloigner bien vite mais cette fois sans rien qui attire l'attention.

C'est la maison où par ordre de la faculté de la médecine, les corps qui n'ont pas été réclamés à la morgue ou dans les hôpitaux, sont convertis en squelettes pour études anatomiques. Le monde entier s'approvisionne dans ce réduit obscur, qui cache sa destination sous l'enseigne de maison Lamour: Bois et Charbons, apposée près de la porte d'entrée. Un chirurgien de Philadelphie qui ne pouvait arriver à se procurer un squelette entier pour son cabinet d'étude, envoya une commande à cette maison et pour vingt-cinq frais les frais de port et d'emballage, obtint ce qu'il cherchait depuis longtemps.

L'odeur émanant de la maison en question incommodait comme l'on pense fortement les voisins, mais ce n'est que ces derniers temps qu'ils se sont décidés à actionner en justice le propriétaire de la fabrique en question. Ils n'ont pas eu gain de cause, malheureusement pour eux, car non seulement le tribunal a déclaré qu'une telle fabrication était permise mais exigée pour les besoins de la science.

CARPENTIER LE VAINQUEUR

Il bat en deux rondes le champion irlandais.

Nice, 23.—Le célèbre boxeur français, Georges Carpentier, champion d'Europe des poids lourds, vient de remporter une nouvelle victoire.

Dans un combat qui a eu lieu à Nice, il a mis l'Irlandais Pat O'Keefe "knock out" à la deuxième reprise. O'Keefe a été jeté sur le "ring" par un crochet du droit à la mâchoire et il ne s'est plus relevé.

Il avait du reste été jeté à terre dès la première reprise et n'avait plus aucune chance de battre le terrible Français.

Après le combat, Carpentir a reçu un défi de "Kid" MacCoy, boxeur américain, et un autre de George Gunther, boxeur australien.

Carpentier a déclaré qu'il acceptait le défi de MacCoy.

UNE NOUVELLE REVOLUTION

Elle se prépare au Mexique

Douglas (Arizona), 21.—Des Mexicains arrivés d'Ojinaga prédisent qu'une nouvelle révolution dirigée à la fois contre les constitutionnels et contre le gouvernement d'Huerta éclatera sûrement dans le nord-est du Mexique, dès que le général Francisco Villa aura quitté cette partie du pays avec ses troupes pour marcher sur Mexico. C'est, dit-on, à Durango qu'éclaterait le mouvement, qui serait organisé par les anciens partisans de Porfirio Diaz.

On fait circuler dans Durango des placards politiques dans lesquels les constitutionnels sont traités de "cochinalistas", ce qui veut dire "de l'espèce des cochons".

L'ANARCHIE AU MEXIQUE

Les révolutionnaires continuent à tout massacrer.

Chihuahua, 21.—Le général Francisco Villa a fait savoir que son intention était de pénétrer dans les Etats du centre et du sud du Mexique avec une armée composée d'insurgés s'élevant à 15,000 hommes.

Lui et le général Carranza essaieront de rejoindre, à Guadalajara, l'autre armée des rebelles, composée de 25,000 hommes ou plus qui doit marcher sur Mexico.

"Nous voulons porter un coup si terrible au gouvernement de Huerta qu'il ne pourra pas s'en relever", aurait dit le général Villa, après avoir communiqué télégraphiquement avec le général Carranza, qui se trouve actuellement dans le district de Sinaloa.

Villa tient de bonne source que le général Carranza pourrait rassembler dix milles hommes et que son armée s'augmente tous les jours.

S'ils s'avançaient dans le sud, lui et Carranza, ils commanderaient, dit-il, l'armée révolutionnaire la plus forte, la mieux unifiée que l'on ait jamais vue au Mexique.

Le général Villa est arrivé à Chihuahua avec 3,000 fusils, douze canons, sept canons à tir rapide pris aux fédéraux.

Neuf mille soldats sont à Chihuahua, deux mille à Santa Rosalia, deux mille à Jimenez, telle est la composition de son armée. Cette dernière marchera sur Mexico avec les soldats qui se trouvent à Parral et ceux qui sont commandés par le général Urbina et se trouvent au sud d'Escalon.

Les fédéraux ont brûlé tous les ponts situés entre Bermojillo et Torreon et se sont retirés dans cette dernière ville après avoir été battus par le général Urbina, près de Mapimi.

LE TANGO INTERDIT

La Pape condamne lui-même cette danse

Rome, 21.—Le cardinal vicaire, avec l'approbation du pape, vient de prendre les mesures nécessaires pour faire interdire le tango, que de nombreux évêques viennent de condamner dans leurs diocèses.

"L'Osservatore Romano", l'organe du Vatican, reproduit une lettre du cardinal-vicaire où il déplore tout ce qui est mis en oeuvre pour pervertir les âmes alors que la moralité privée et publique est menacée par la licence de la presse, des théâtres, des modes et des plaisirs en général.

Le cardinal-vicaire ajoute encore:

"Je suis peiné d'apprendre que l'on essaie d'introduire une certaine danse, venue des pays étrangers, qui outrage gravement la modestie et qui a déjà été condamnée par de nombreux et illustres prélats et défendue même dans les pays protestants.

"Cette danse, dit-il, cadre parfaitement avec le "nouveau paganisme" qui menace de faire disparaître tout ce qui reste de foi."

Il insiste pour que le clergé fasse comprendre aux fidèles que la participation à des amusements qui excitent au mal est une grave offense envers Dieu.

Le pape a ordonné de publier cette lettre qui, tout d'abord, avait été écrite dans des termes beaucoup plus virulents.

LA COURONNE DE POLOGNE

On la retrouve enfouie sous un vieil arbre.

Vienne, 24.—Au cours d'une violente tempête qui a eu lieu à Cracovie, ville forte d'Autriche, et ancienne capitale de Pologne, un vieil orme a été déraciné, ce qui a fait découvrir la place où était enfouie la couronne portée jadis par les rois de Pologne.

Cette dernière remonte au XIVe siècle et avait disparu vers le milieu du XVIIIe siècle.

Quelques-unes des pierres précieuses de grande valeur qui ornaient la couronne étaient tombées, mais on a eu la chance de les retrouver sur place.

TENTATIVE D'EVASION

Sept personnes sont tués

McAlester, Okla., 21.—Trois forçats tentent de s'évader de la prison d'Etat et sont mis à mort par des gardes. Dans leur tentative sept personnes ont été tuées et trois blessées. Parmi les morts se trouve M. John R. Thomas, de Muskogee, ancien juge de district des Etats-Unis, qui était dans le bureau du gouverneur de la prison.

Les autres forçats n'ont pas tenté de s'évader.

Les fugitifs se cachaient des balles des gardes, derrière une jeune demoiselle, employée du téléphone. La jeune fille fut blessée.

A l'extérieur du mur de la prison, un forçat nommé Warden Dick, monta dans une voiture qui se trouvait près de lui et fut tué par un gardien.

Les morts sont:
John R. Thomas, de Muskogee.
H. H. Drover, surintendant du département Bertillon.
Patrick Oatesg, assistant-gouverneur de la prison.
F.C. Gofrey, gardien.
China Reid, forçat.
Tom Lave, forçat.
Charles Zoontz, forçat.

A OTTAWA

Un incendie dans lequel périssent quatre personnes.

Ottawa, 23.—Quatre personnes ont été tuées et plusieurs autres blessées par une explosion qui a détruit le Howick Pavilion, à la grande foire d'hiver d'Ottawa.

Le Howick Pavilion était un grand bâtiment en acier et ciment qui abritait du bétail et surtout des chevaux de prix.

Après l'explosion d'une chaudière de chauffage, le feu se déclara et les pompiers furent impuissants à le maitriser.

Vingt-cinq chevaux d'une valeur totale de $65,000 ont péri et plusieurs autres ont été blessés.

Heureusement, l'accident s'est produit avant l'arrivée de la foule des visiteurs, car on aurait eu peut-être à déplorer la mort d'un grand nombre de personnes.

LES BIZARRERIES DE LA NATURE

Un enfant né avec une queue

La "Chronique Médicale" a signalé cette année un cas d'enfant né avec une queue, d'après un journal de médecine allemand. La mère ayant trouvé cet appendice désobligeant, apporta au plus tôt son héritier à un chirurgien, le priant d'effectuer la séparation.

La queue avait 5 centimètres et demi de longueur, avec diamètre maximum d'un centimètre. On l'enleva: c'était une masse de graisse, sous la peau, avec une artère volumineuse au milieu. Un revêtement de poils s'étendait sur la peau. Il n'y avait aucune anomalie de la colonne vertébrale, comme on put le constater deux mois plus tard, l'enfant étant mort d'une arthrite suppurée au genou.

Les enfants à queue sont encore assez fréquents. Bartels, de Berlin, leur a consacré un mémoire voici trente ans.

La queue est de constitution variable. On y a trouvé la prolongation du coccyx, de petites vertèbres surnuméraires; d'autres fois elle ne renferme que des parties molles.

Pendant de longs siècles, cela a été une tradition en France, en Ecosse, en Cornouailles, que les Anglais avaient une queue, qu'ils étaient "coués", comme on disait alors. (Pour citations voir le "Dictionnaire de l'ancienne langue française", de Godefroy, au mot "coé". On peut voir aussi le Glossaire Du Cange, qui cite un passage de Mathieu Paris, vers 1250, et un autre de Jacques de Vitry, même époque).

D'où pouvait venir cette légende qui d'ailleurs n'est peut-être pas tout à fait morte à l'heure présente, mais dont le beau temps se place à l'époque des quinzième et seizième siècles? (Voir la "Jeanne d'Arc" d'A. France). Il semblerait qu'elle a eu son point de départ dans une affaire relatée dans la vie de saint Augustin de Cantorbery.

Des missionnaires français ayant voulu prêcher des pêcheurs anglais, ceux-ci reçurent fort mal, et les chassèrent après leur avoir, par dérision, attaché des queues de poisson au bas de la robe. Par châtiment divin, les descendants et congénères des insulteurs furent réputés naître avec une queue, et au cours de la guerre de Cent Ans, les Anglais étaient couramment traités de "coués". "Coué", c'est la forme naturelle que prend "caudatus" en devenant français (comme "laudatus" devient "loué"), le mot "caudé", qui seul survit, en dehors du patois, étant ce qu'on appelle la forme savante du même terme.

Il n'est pas besoin de dire qu'il n'y a pas plus de coués parmi les Anglais que chez les Français, les Italiens ou les Allemands.

Henry de Varigny.

NAIVETES

Une bonne paysanne a l'habitude d'aller tous les dimanches à la messe et à vêpres.

L'autre jour, elle s'aperçoit, en rentrant chez elle, qu'elle a perdu son parapluie. Bien vite elle se remet en route pour l'aller chercher dans les trois églises qu'elle a visitées.

Insuccès complet dans la première: on n'a pas vu le *robinson*; même scène dans la seconde: elle arrive enfin à la troisième, où son parpluie lui est rendu.

—Ah! dit-elle en le reprenant, vous êtes bien plus honnêtes dans cette Eglise que dans les autres.

Cri du coeur:

Un négociant présente son fils à un de ses amis.

—Oui, mon cher, ce bambin n'a que quatorze ans, et déjà il vous roule un client comme toi et moi.

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.85⅛
No. 2 Northern	.83⅜
No. 3 Northern	.80⅞
No. 4	.73½
No. 5	.69
No. 6	.64½
No. 1 rejected seeds	.80½
No. 2 rejected seeds	.78½
No. 1 Hiver rouge	.85¼
No. 2 Hiver rouge	.83⅜
No. 3 Hiver rouge	.80⅞
Avoine—	
No. 2 C. W.	.32½
No. 3 C. W.	.31½
Extra No. 1 Feed	.33¾
Orge—	
No. 2	.41½
No. 4	.39½
Feed	.37
Rejected	.36½
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.25½
No. 2 N. W. C.	1.22½
No. 3 N. W. C.	1.16½

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$7.00 à $7.50
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.75 à $6.00
Vaches moyennes et genisses. Prix	$5.00 à $5.50
Vaches ordinaires. Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs de première qualité. Prix	$6.25 à $6.75
Boeufs, qualité ordinaire. Prix	$5.00 à $5.50
Vaches laitières, première qualité. Prix	$60.00 ê $70.00

VEAUX

Bons veaux, pesants. Prix	$6.00 à $7.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.50 à $6.00
Brebis de printemps. Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$7.60
Toughs and heavies. Prix	$6.00
Stags	$4.00

BEURRE DE CREMERIE.

Cremerie	30-33
No. 2	18-19
No. 1	.23

FROMAGE.

Ont. large	15½
Ont. twins	15¾

OEUFS

Frais	.35
Bons	.23

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	
Frais	.35-40
Bons	.30
Five Roses, au baril	$5.30
Lakewood	5.00
Harvest Queen	4.70
Medora	4.00
XXXX	3.20
Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	$5.70
Three Stars	4.80
Maitland	4.30
Huron	4.20
Huron	4.20
Medallion	5.10
Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN.

Manitoba, nouveau	$14.00
No. 2	13.00
No. 3	10.00
No. 1 Naturel, la tonne	10.00
No. 2 Naturel	9.00
No. 3 Naturel	8.00
Avoines pour nourrir, bois.	$ .40
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne	$30.00

LES PROGRES DE L'AGRICULTURE AU MANITOBA

Le rapport annuel du ministre de l'agriculture soumis à la chambre la semaine dernière démontre les rapides et importants progrès de l'agriculture l'an dernier au Manitoba. Il ne se borne pas au seul travail du département mais embrasse encore tout les efforts individuels des fermiers manitobains.

La récolte totale du grain a été en 1913 de 178,775,946 boisseaux. 6,364,880 acres ont été ensemencés. Le blé a contribué pour 64,-220,974 boisseaux, l'avoine pour 81,410,174 boisseaux, l'orge pour 33,014,693 boisseau, le lin, le seigle et les pois pour 130,105 boisseaux. La récolte moyenne par acre a été: blé, 20; avoine, 42; orge, 28.6; lin, 11.3; seigle, 19; puis, 20.9. La récolte des patates a été de 9,977,263 boisseaux pour un espace ensemencé de 55,743 acres. 16,275 acres ensemencés en légumes ont produit 4,196,612 boisseaux. 195,181 acres ont donné 398,965 tonnes de fourrages.

L'INDUSTRIE LAITIERE

Les cultivateurs du Manitoba ont l'an dernier retiré un excellent revenu de l'industrie laitière. A l'exception du beurre de laiterie, tous les produits de l'industrie laitière ont subi une encourageante augmentation. Il a été produit 4,288,276 livres de beurre de laiterie, valant $1,023,723.44 soit une moyenne de 23.9 centins la livre. Le beurre de crèmerie a rapporté aux fermiers la somme de $1,080,-646.05 pour 3,929,622 livres soit 27.5 par livre. Il a été vendu pour $1,311,880.48 de fromage, de lait et de crême douce. Ce qui fait pour les produits de l'industrie laitière un total de $3,416,248.97. La production du beurre de crèmerie a subi une augmentation de un million de livres. On a consommé en 1913 trois millions de livres de lait de plus qu'en 1912. La crême consommée dans divers buts représente 77,000 livres de gras.

FERMES EXPERIMENTALES

Le rapport appuie longuement sur les bons résultats de la culture de la luzerne et l'établissement de petites fermes expérimentales. En 1911, on fit dix essais et à l'exception d'un, tous firent merveille. L'été dernier sept autres essais ont été tentés aux endroits suivants: Dugald, Saint-Pierre-Jolys, Sandy Lake, Binscarth, Grandview, Swan River et Roblin. La récolte a été excellente et tout fait prévoir que l'hiver ne leur sera nullement nuisible.

Le rapport fait de grands éloges de l'intérêt que montrent les fermiers pour les fermes expérimentales. De tous les coins de la province on demande la création de nouvelles fermes expérimentales. Le gouvernement étudiera toutes ces demandes.

Les quelques tableaux suivants permettront de juger des progrès accomplis en 1913 par la ferme manitobaine.

ANIMAUX DANS LA PROVINCE

Animaux dans la province	1913	1912
Chevaux	300,753	273,395
Bestiaux	456,936	429,274
Moutons	52,142	42,085
Cochons	248,254	216,640
Volailles vendues	1913	1912
Dindes	176,964	167,438
Oies	79,940	71,951
Poulets	777,808	779,850
Terres préparées pour 1914	1913 Acres	1912 Acres
Cassés	155,942	232,945
Labour d'été	1,144,405	1,016,575
Lab. d'aut.	1,581,824	695,703
Total	2,882,171	1,945,223

CHAQUE VACHE PAIE-T-ELLE

Il peut être intéressant pour les cultivateurs en général et pour tous ceux qui se proposent d'améliorer leurs troupeaux, de savoir jusqu'à quel point peut aller la différence de production entre des vaches prises sur des fermes voisines. Les exemples que nous donnons ici sont extraits de relevés de production couvrant une période de sept mois et fournis au service de l'industrie laitière à Ottawa.

Une vache de dix ans qui a vêlé le 12 mars a donné depuis lors tout juste 2,812 livres de lait, contenant 102 livres de matière grasse; une de ses voisines, une bête de sept ans, qui avait vêlé le 2 avril, a donné pendant le même laps de temps, 6,420 livres de lait dont 228 livres de matière grasse, soit un peu plus de deux fois autant. D'autre part à Glengarry, une vache de huit ans, fraîche vêlée du 6 avril, ne donnait que 3,394 livres de lait et 129 livres de gras, tandis qu'une bête de cinq ans qui avait vêlé le 26 mars donnait 7,-280 livres de lait et 241 livres de gras soit encore plus de deux fois autant de lait.

Quelles raisons peuvent donner les propriétaires de ces deux pauvres vaches? Leurs bêtes ne sont-elles pas d'un bon type laitier? Sont-ils satisfaits de connaître la production moyenne du troupeau, au lieu de savoir ce que donne chaque bête en particulier? Voici d'une part une vache qui ne donne que pour $28 de lait tandis que sa voisine en fournit pour $72. Un écart aussi formidable est-il de nature à contenter l'éleveur qui tient des vaches dans le but de faire de l'argent? Contrôlez donc la production de vos bêtes afin de connaître les meilleures du troupeau; ne vous contentez pas d'une moyenne de production composée de bons et mauvais rendements; recherchez ce qu'il y a de mieux et avant tout, assurez-vous d'une chose, c'est que vos vaches paient.

C. F. W.

DANS LES AIRS

Les oiseaux qui volent la tête en bas.

Au moment où les prouesses de Pégoud et de ses disciples forcent l'admiration, il est curieux de lire, dans les "Lectures pour tous", un article dont nous détachons ce qui suit:

Quelle émotion dut étreindre les spectateurs qui, au champ de Buc, ont vu Pégoud faire son premier essai de retournement! Libres dans l'espace, affranchis, leur semble-t-il, des lois physiques, les aviateurs se livrent de plus en plus à la joie d'oser.

Ils imitent d'ailleurs en cela les êtres ailés qui leur ont montré le chemin de l'air. Car, c'est dans de véritables jeux, qui les enivrent, que les oiseaux et les insectes improvisent des glissades, des chutes savamment arrêtées et des retournements complets, toutes acrobaties qui leur deviennent utiles plus tard, soit pour échapper à des ennemis, soit pour capturer des proies, soit encore pour résister à des coups de vent.

Il y a des vols "gastronomiques", comme celui des hirondelles et des martinets, qui, le bec ouvert, raflent au passage insectes et microbes; il y a des vols de chasse comme ceux des faucons, mais outre ces vols en quelque sorte militaires, une foule d'oiseaux ont des récréations aériennes sans autre but immédiat que de dépenser une surabondance d'énergie et qui sont extrêmement curieuses.

* * *

Azara décrit un petit pinson qu'il nomme "oscilador" et qui, matin et soir, monte tout droit à une hauteur moyenne, puis vole horizontalement jusqu'à une distance de vingt toises en décrivant une courbe parfaite, puis revient en suivant de nouveau exactement la ligne imaginaire qu'il avait tracée et ainsi de suite; on dirait un pendule agité dans l'espace au bout d'un fil invisible. La corneille bleue, quand le soleil brille, volette de-ci de-là, très haut dans les airs, décrit les courbes les plus compliquées, puis se précipite d'une très grande hauteur, tête en avant—Naumann affirme même qu'elle fait des culbutes complètes—puis, lentement, remonte dans l'espace.

Le mâle et la femelle du busard Saint-Martin, dit Boehm, volent souvent de concert, côte à côte. Parfois, ils décrivent des cercles qui se coupent. Tout à coup le mâle monte presque verticalement, la tête dressée, vole avec une grande rapidité, fait la culbute, se laisse tomber, les ailes à moitié ramenées, décrit un cercle et remonte pour recommencer tout cela. Il agit de même une douzaine de fois dans l'espace d'une demi-heure.

Gros rapporte que l'ibis à tête noire de Patagonie, qui est presque aussi grand qu'un dindon, s'adonne ordinairement le soir "à des jeux étranges et fous". Une bande entière semble brusquement prise de démence. Les ibis se laissent tomber tous ensemble; on dirait qu'ils vont s'écraser sur le sol; mais quelques mètres avant d'y tomber, soudain ils se redressent ensemble et s'envolent de nouveau très haut en poussant des cris formidables, durs et métalliques.

* * *

Les insectes, eux aussi, connaissent l'ivresse du vol. Les petits papillons ne s'enivrent point seulement du nectar des fleurs, mais aussi de mouvement. Ainsi les éphémères, ces singuliers adorateurs du feu et de la lumière: on les voit, par la vitre derrière laquelle brille un flambeau, se livrer à de véritables danses qui paraissent interminables, et qui, pourtant, ne durent qu'un beau soir.

Réaumur a longuement écrit les vols de ces insectes et la variété des courbes décrites par eux, en tous sens, autour des flambeaux, de manière à les englober dans de véritables sphères mouvantes.

Qui n'a point parcouru les bois la nuit, muni d'une lanterne d'entomologiste, n'a pas idée de ce que le déplacement d'air que cause un coup de filet détermine de curieuses culbutes aériennes. C'est une débandade et un sauve-qui-peut, où chacun emploie toutes ses ressources. Les gros papillons nocturnes, velus et comme écrasés sous de somptueuses fourrures rousses, capotent, puis se relèvent lentement; les insectes à gros ventre culbutent, se heurtent aux trônes des arbres; ceux dont le ventre est long retrouvent tout de suite leur équilibre, tandis que les coléoptères, qui semblent faits de métaux précieux, encore engourdis de sommeil, se laissent tomber des branches, ailes fermées, sans danger d'ailleurs; car leur épaisse cuirasse les protège. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la nuée des légers moustiques, poussière lumineuse dont chaque élément tourbillonne, retournée dans tous les sens; on dirait de longues écharpes légères et flottantes, dont le tissu serait vivant; ces pygmées sont absolument inchavirables.

LE COEUR DES BETES

L'amitié d'une guenon pour un renard.

Un véritable roman des bêtes s'est passé ces jours-ci dans les jungles artificielles de l'exposition de chasse, à Vienne (Autriche).

Il s'y trouve un palais des singes dans lequel on a placé aussi quelques renards qui font avec les quadrumanes très bon ménage. Une guenon cynocéphale s'était particulièrement liée avec un petit renard et elle se tenait fréquemment juchée sur son dos, faisant de véritables chevauchées au grand amusement du public.

Ces jours-ci, un des gardiens baissa une grille à l'aide de laquelle on peut, au besoin, diviser le pavillon en deux compartiments et la guenon se trouva séparée de son petit camarade. Comme folle elle frappa sa tête contre le grillage, poussant des cris plaintifs, puis elle essaya de déplacer les barreaux de fer de la cloison. Voyant que ses efforts étaient infructueux, elle courut au bassin qui se trouve dans le pavillon et y plongea la tête pour se noyer. On eut toutes les peines du monde à l'en retirer. On dut alors relever la grille de séparation.

Il n'est pas possible de dépeindre la joie de la guenon lorsqu'elle eut auprès d'elle son jeune ami le renard; elle le caressait comme elle eut fait à un de ses petits et finalement sauta sur son dos pour faire un tour de manège.

Le soir on eut beaucoup de mal à séparer les deux animaux et le matin suivant, on trouva la guenon morte; elle s'était noyée dans le bassin. Le renard à partir de ce moment refusa toute nourriture et au bout de quelques jours, on le trouva mort d'inanition.

* * *

Cette guenon qui se noie parce qu'on l'a séparée de son ami le renard; ce renard qui se laisse mourir de faim parce que son amie la guenon est morte, ce sont là deux traits qui éclairent l'âmes des bêtes bien mieux que toutes les dissertations de Toussenel ou de M. de Buffon.

Félicitons-nous qu'on commence à observer les moeurs sentimentales des bêtes et que de tels faits ne passent plus inaperçus. Ceux qui estiment que, suivant l'expression d'Ampère, les animaux offrent, dans leur ensemble, tous les degrés possibles de l'intelligence et de la sensibilité—oui, tous, jusqu'au degré dont certains hommes pourraient être jaloux—ceux-là ne sauraient que se réjouir de pareils traits observés et livrés à la publicité.

L'homme, dans son incommensurable orgueil, n'a daigné jusqu'ici admettre la sensibilité des bêtes qui si cette sensibilité s'exerçait à son profit à lui, le maître. Il lui suffisait qu'elles fussent capables de l'aimer et de se dévouer pour lui. Or, elles sont capables de souffrir aussi pour elles-mêmes, pour les leurs, pour les êtres de même race qu'elles, et même, chose inouie, pour des animaux de race différente.

Le fait que conte le journal de Vienne n'est point un exemple isolé de cet esprit de solidarité entre animaux d'espèces différentes et que l'on croirait plutôt prédisposés à la haine qu'à la sympathie.

Chiens et chats ne sont pas toujours ennemis. Au contraire: élevés ensemble, ils se prennent souvent d'une vive amitié l'un pour l'autre. C'est même encore là une supériorité des bêtes sur les hommes. Par la vie commune leur amitié se resserre; par la vie commune, au contraire, l'amitié entre hommes, le plus souvent, se mue en jalousie.

Que de fois n'avons-nous pas vu dans les ménageries un petit chien enfermé avec un lion. Toujours, le lion aime le petit chien, le couve, le protège. L'animal, plus que l'homme, a le respect de la faiblesse.

Et l'esprit de charité?... Mme Michelet, dans une page délicieuse, raconte que chez ses parents, à la campagne, elle vit une pigeonne donner la becquée à un petit chat abandonné.

Cette vertu, voyez-vous, que nous croyons nôtre, cette vertu faite d'altruisme, de générosité, de dévouement, cette vertu, en un mot, que nous appelons humanité, si nous observions un peu, soyez sûrs que nous la trouverions plus souvent chez les bêtes que chez les hommes.

Jean Lecoq.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

On en compte 3,000 par an environ.

Le savant anglais Milne, dont on connait les nombreux trvaux sur le séisme, a publié un catalogue général des tremblements de terre destructeurs enregistrés depuis l'ère chrétienne. Il en a trouvé les éléments principaux dans les catalogues dressés par Alexis Perry, de Dijon.

En ne tenant pas compte des petites secousses irrégulières, qui ne sont généralement que des répliques des tremblements de terre intenses et lointains, Milne arrive à un total de plus de 4,00 séismes.

Jusqu'à l'an 650 on en compte 91, soit environ 14 par siècle. De 650 à 1650, le total des cataclysmes atteint 1,099, soit un peu plus d'un tremblement de terre par an.

De 1650 à 1840, le nombre des secousses importantes passe à 11 pa ran. De 1840 à 1849, la moyenne annuelle est de 48, et elle arrive à 31 pour la période de 1850-1859.

Ce relevé présente de nombreuses lacunes, mais on peut admettre qu'à partir de 1850 tous les tremblements de terre d'une certaine importance sont connus. Or de 1850 à 1899 on compte 1521 séismes destructeurs soit environ 31 par an, et l'écart entre les maxima annuels ne dépasse pas 2.8 p. c. par an du total.

L'activité sismique mondiale a donc été sensiblement constante pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

L'Association internationale sismologique, qui publie chaque année la statistique des tremblements de terre d'une certaine intensité, enregistre pour les années comprises entre 1900 et 1909 environ 27,000 secousses.

Le nombre des séismes varie donc de 2,500 à 3,000 par an, ce qui est un chiffre considérable, étant donné qu'on ne tient pas compte des secousses qui se produisent en mer ou dans les régions inhabitées.

Au comptoir d'un café-marchand de vin:

Le consommateur.—Combien vous dois-je?

La dame.—Nous avons un punch et un thé.

Le consommateur.—Pardon! le thé ne valait rien, je l'ai renvoyé; il me semble que je ne dois pas le payer.

La dame.—Ce n'est pas mon affaire; ne perdons pas de temps à *contester*.

Le consommateur.—Mais c'est vous qui me *comptez ce thé*.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

M. Emile Guyot, en promenade chez ses frères de Sainte-Rose du Lac depuis deux semaines, est de retour parmi nous.

* * *

Mme Vve Guilbault est de retour de l'hôpital de Saint-Boniface. Nous sommes heureux d'apprendre que son état de santé est meilleur.

* * *

Melles Marie Guyot et Joséphine Painchaud sont en visite pour quelque temps à Winnipeg.

* * *

Le fils de M. Kéroack est assez gravement malade d'une pneumonie. Il est sous les soins du Dr Bouthillier, de Starbuck, Man.

* * *

Tel qu'anoncé, les 21 et 22, le "Mixed Farming Car", sous la direction de quelques professeurs du Collège Agricole de Winnipeg et de la Ferme Expérimentale de Brandon, était à Fannystelle.

La majorité de nos cultivateurs étaient présents aux assemblées tenues à 2 heures p.m. et à 7 heures p.m. Les remarques de messieurs les professeurs sont pratiques; mais pour que nos cultivateurs se mettent à l'élevage du bétail, etc., il faut de la "galette", et c'est l'argent qui fait défaut.

Si au lieu de donner les $35,000,000 pour faire construire des navires de guerre, le Gouvernement de notre pays donnait cette somme pour l'achat du bétail, que l'on préterait aux cultivateurs de notre pays. Cette somme rendrait un plus grand service et les affaires de notre Dominion seraient meilleures.

* * *

M. et Mme Donat Cyrenne ont eu la douleur de perdre leur fils, âgé de 8 mois. Il a succombé dimanche après quelques jours de maladie seulement. La sépulture a eu lieu lundi avec un grand concours de parents et d'amis. Nos plus vives condoléances aux parents éprouvés.

* * *

M. et Mme Bélanger, de Winnipeg étaient en promenade cette semaine chez M. et Mme Gédéon Couture.

* * *

La Cie Limitée de nos acteurs a enfin, paraît-il, fait le choix du matériel de leur prochaine soirée. On jouera "Les Deux Sourds", comédie en un acte, et une pantomine, dont on ne connait pas encore le nom.

Avis au public de prendre un peu d'exercice à rire, tous les jours, avant et après les repas afin de ne pas être malade le soir où cette comédie sera rendue.

Donc mettez, chers paroissiens et paroisiennes, cet avis en pratique dès aujourd'hui.

* * *

On pourrait traiter de "blagueurs" et donner des diplômes à ceux qui disaient que nous n'aurions pas de neige cet hiver.

Il en est tombé déjà, et aujourd'hui il en tombe à plein ciel.

* * *

Allez maintenant, les "Fosters" de cette paroisse, prédire la température, etc., quand les almanachs de la mère Seigel et des autres fabricants de pilules rondes et carrées ne peuvent le faire.

Vous avez beau vous lever la nuit pour aller jeter un regard triste à la lune et aux étoiles, ils ne vous diront pas grand chose. Vous courrez de cette façon de très grands risques de vous geler.

* * *

Tel qu'anoncé au prône dimanche dernier, les recettes pour l'année 1913 seraient de $6,480.48 et les dépenses de $5,511.57. M. le Curé a remis à l'archevêché $2,927.01.

Entr'autres dépenses, notons celle du carillon, $673.88.

Yvonnie.

DELORAINE, MAN.

Etaient de passage ici la semaine dernière, MM. François Turgeon et Alfred Couture, de Boissevain, en visite chez M. F.-X. Turgeon, actuellement à l'hôpital. Ce dernier, bien qu'il ne soit pas encore hors de danger à cause de son âge avancé, reprend tranquillement un peu de forces.

* * *

Mercredi et jeudi dernier M. le curé recevait chez lui la visite d'un ami de Grande Clairière, M. Gustave Hardy.

* * *

Melle Berthe Trottier, institutrice de la Montagne, recevait aussi cette semaine la visite de sa soeur, Melle Jeanne. Vendredi soir, cette dernière recevait à l'hôtel Revere plusieurs des anciens amis qu'elle s'était attirés alors qu'elle était engagée comme servante à Deloraine.

* * *

M. A. Robitaille est de retour de son voyage dans la province de Québec. Il en a rapporté, comme tout Canadien, un bon souvenir. Il y fait si bon de revivre au milieu des siens, ne fusse que quelques jours, et d'y parler sa langue.

* * *

Lundi nous arrivaient de Belgique, la dame ainsi que les enfants de M. Henri Vercaigne, dans le pays depuis l'été dernier. Bienvenue à la nouvelle famille, qui s'installera sur la ferme de M. J. De Plaat.

KEEWATIN, ONT.

M. l'abbé J.-E. Derome est de retour de l'Est depuis vendredi soir, où il est allé promptement pour voir sa vieille mère mourante. Malheureusement il est arrivé le lendemain de sa mort à un âge avancé de 88 ans.

Les paroissiens de Keewatin lui ont montré de sincères sympathies. Dimanche dernier, nos deux prêtres étaient ici vu les institutions publiques de la municipalité de Kenora dans laquelle est comprise Norman sont placardés pour cause de vérole. M. l'abbé Derome a chanté la grand'messe et a prêché en anglais et le soir, M. l'abbé Desmarais a donné la bénédiction, et l'instruction en français fut donnée par M. l'abbé Derome.

* * *

M. l'abbé Desmarais, si zélé pour ses chers Ruthènes, dont il garde un si beau souvenir, est allé faire l'office des Rois la semaine dernière à Kenora. On ne saurait croire comme ces bonnes gens sont attachés aux prêtres si dévoués qui parlent leur langue. Les Canadiens-français qui se sont dévoués pour eux sont hautement appréciés dans nos régions.

* * *

Il n'y a pas eu de messe à Norman à cause de l'épidémie qui sévit là, et notre école, si bien commencée avec 38 élèves, se voit fermée. Melle Jacques, notre dévouée institutrice, gémit sur le malheur.

* * *

MM. Lajeunesse, Lacombe et d'autres nous reviennent de leurs chantiers faute de neige. La température depuis la semaine dernière n'est pas descendue au-dessous de 22; c'est assez.

* * *

Nous avions le plaisir de voir M. Pierre Desgagné, ci-devant de Keewatin, ici pour affaires cette semaine.

Communiqué.

STE-AGATHE, MAN.

M. l'abbé Desrosiers, curé d'Aubigny, et le R. P. Halde, de Dauphin, Man., étaient en visite chez M. l'abbé Campeau, jeudi dernier.

* * *

Les membres de l'Alliance Nationale, Cercle de LaVérendrye No. 344, ont procédé à l'élection de leurs officiers pour l'année courante à leur assemblée régulière dimanche dernier, avec le résultat suivant: Substitut, M. Emile Joyal; Président, M. Lucien Bourassa; Vice-Président, M. Edgar Lemoine; Sec.-Trésorier, M. Ignace Dumesnil; Médecin Examinateur, Dr A. Bonin; Commissaire Ordonnateur, Pierre Lemoine; Introducteur, M. Euclide Olivier; Auditeurs, MM. Chs Brodeur et Siméon Garet.

* * *

M. et Mme Gaudias Gratton, de Sainte-Elizabeth, sont venus passer quelques jours chez M. et Mme Euclide Olivier.

* * *

M. et Mme Arthur Hébert étaient de passage chez Mme J. Toupin, la semaine dernière.

* * *

Nous avons eu dimanche dernier une joute intéressante de hockey entre nos deux clubs locaux, le "Serin" et le "Moine". La partie très contestée s'est terminée avec le résultat suvant: le "Moine", 6, le "Serin", 11. A dimanche prochain la revanche.

* * *

La rumeur court que M. Josaphat Dorge, émerveillé de l'utilité du téléphone, aurait l'intention d'en faire installer un appareil chez lui.

* * *

Et le puits coule toujours; le diable serait-il au fond.

SELKIRK

Notre curé est venu nous faire ses adieux dimanche soir. Le matin il avait chanté la messe à Transcona, sa nouvelle cure. Le soir il chanta les vêpres puis prit la parole en anglais et en français.

Il adressa des remerciements particuliers à M. Mailhot, chantre, qui depuis trente ans n'a pas manqué un seul office.

M. l'abbé Prud'homme dessert la paroisse en attendant l'arrivée prochaine de notre nouveau curé.

NOTRE-DAME DE LOURDES

LES HOMMES DEMOISELLES

Figurez-vous que dans la soirée du 9 janvier les tranquilles bourgeois de Notre-Dame de Lourdes ont été grandement surpris en apercevant se promenant, fumant les cigarettes sur les boulevards de la grande rue une jeune femme et trois jeunes filles en culotte, chapeau melon, capot à recinpote.

En attendant ceux qui voudront voir ces caricatures-là n'auront qu'à honorer de leur présence cette gracieuse citée le mardi gras.

Avis donc aux amatrices!!!

SAINT-LEON

Melle J. Savoie, de Saint-Boniface, est arrivée samedi le 10 janvier au couvent de nos RR. SS. des Cinq Plaies pour y exercer sa profession d'institutrice.

* * *

Vendredi le 16 janvier, les élèves du couvent, sous l'habile direction des Révérendes Soeurs, ont donnée une jolie séance récréative en l'honneur de la fête de notre pasteur, le R. P. Dom Marie Antoine Straub.

* * *

Enfin! le Manitoba reprend petit à petit sa physionomie véritable. Fini les petits jeux de cache cache. Le gredin! il s'imaginait sans doute, semblable en cela au loustic Krafchenko, qu'il pourrait facilement tirer sa révérence aux décisions du Père Eternel...

* * *

Adieu, veau, vache, cochon, couvée. Ils se sont évanouis nos rêves, avec l'espoir caressé de retrouver, hélas! le gibier de potence qu'a nom Krafchenko. Pauvres $10,000! On s'en consolera pas...

* * *

A PROPOS DE LIVRES

Que faire pendant ces interminables veillées d'hiver, si ce n'est de nous récréer par des amusements sains, de nous distraire par des lectures choisies et variées.

Rien ne serait plus utile en effet que de profiter de ce long repos forcé, pour affermir nos idées chancelantes, et développer notre intelligence par trop subordonnée à la matière.

Il est un livre qui se recommande d'une manière toute particulière à l'attention des Canadiens surtout, mais aussi de tout l'élément français dans ces régions; un livre qui n'est pas nouveau, mais qui toujours est d'actualité, un livre qui réclame sa place dans toute bibliothèque aussi bien que dans chaque presbytère; et mieux encore dans chaque foyer familial. Et le moyen le plus radical de lui donner entrée dans chacun de ces foyers serait de le donner comme récompense, comme prix à l'activité de l'élève.

Ce livre, beaucoup le connaissent et ont su l'apprécier; il est dû à la plume autorisée et érudite du R. P. Dom Benoit. L'éloge d'un tel livre n'est plus à faire, mais il est toujours à lire et même à relire. Car *La Vie de Mgr Taché*, qui fut l'humble et héroïque vie du missionnaire, non moins héroïque et combien grande et belle en tant qu'évêque, ne peut tomber dans l'oubli. Nous avons besoin d'apprendre à la lecture de ces pages lumineuses, ce qui constitue pour nous la revendication de nos pleins droits.

Forts du passé des nôtres ou de ceux de notre langue, malgré l'injustice, l'abus flagrant de la force d'un nombre fanatique, sectaire, nous marcherons à la conquête de ces mêmes droits quand même... suivant par là même la route tracée jadis par le vaillant et toujours regretté Mgr Taché.

Lorrain.

ST-JEAN-BAPTISTE, MAN.

Dimanche dernier, M. Jos. Valcourt est venu rendre visite à ses parents avant d'aller prendre son poste de gérant d'une nouvelle banque ouverte à Sainte-Rose du Lac. Nous souhaitons beaucoup de succès à notre jeune paroissien qui n'est âgé que de 22 ans et nous lui offrons nos plus sincères félicitations.

* * *

Saint-Jean-Baptiste se plaint beaucoup d'être privé d'un jeune médecin. Pourtant il y aurait un bel et facile avenir. Nous souhaitons sincèrement sa venue.

* * *

Mardi dernier, le 20, a eu lieu le mariage de M. Paul Antaya avec Melle Olivine Ricard. Les nombreux invités à la noce se sont bien amusés.

Un abonné.

PINE WOOD, ONT.

On organise actuellement un grand bazar au profit de la mission de Stratton. A en juger par le succès du dernier bazar, l'enthousiasme et le dévouement des paroissiens, tout fait espérer un grand succès. Le bazar se terminera les 13 et 14 avril par des soirées à Stratton.

* * *

La soirée de cartes hebdomadaire à Rainy River au profit de l'église a été un excellent succès.

ST-EUSTACHE

Le R. P. Blain s.j., est venu remplacer notre curé en visite chez son frère à Pine Wood, Ont.

M. Alphonse Carignan de La-Salle a épousé Melle Alma Sénécal, fille de M. Agapit Sénécal.

* * *

Les amis de M. le docteur Marsolais ont célébré joyeusement son anniversaire de naissance. Ils lui ont présenté une belle pipe en écume de mer. Puis il y eut souper chez le docteur. On y passa une agréable soirée, jouant aux cartes et chantant des chansons patriotiques.

Notre dévoué curé pour reconnaitre les mérites de notre choeur banquet fut suivi d'une soirée récréative à la salle paroissiale. La partie de carte fut très animée. Les gagnants des prix furent: 1er prix, M. Elzéar Alarie; 2me prix, M. Edmond St-Germain; prix de consolation, M. Eugène Ryan.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

Dans un restaurant à vingt-neuf sous:

Un Monsieur demande une tête de veau à la vinaigrette.

On lui apporte la chose: mais, au moment d'assaisonner ce met gélatineux, il flaire l'huilier, fait la grimace et appelle le garçon...

Celui-ci accourt... lentement.

Alors, le client:

—Vous m'avez donné l'huile, garçon, mais je ne vois pas la lampe.

Roman de La Liberte

No 13

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

"Vous êtes né aux Indes orientales, vous me comprendrez mieux que personne: la mère de ma femme appartenait à cette race que nous méprisons, parce que notre soif du gain, notre inhumanité, l'ont réduite en esclavage; c'est une tache dont on ne se lava pas. Jurez-moi que la pensée de cette tache héréditaire ne vous a pas détourné de Cora."

Duncan n'eut pas de peine à se justifier, bien qu'il sentit au fond de son coeur que les soupçons de Munro n'avaient rien que de conforme aux idées régnantes: il ignorait absolument que les deux filles de son chef n'avaient pas eu la même mère.

"Dieu me préserve d'un préjugé si indigne et si déraisonnable! Mais la douceur, l'ingénuité, les charmes et la vivacité de la plus jeune de vos filles, colonel Munro, vous expliquent assez mes motifs pour qu'il soit inutile de me défendre d'une injustice.

C'est vrai, dit le vieillard; mais il faut que vous appreniez la fin de mon histoire. Ayant eu le malheur de perdre ma femme, je retournai en Europe, et je retrouvai Alice Graham, fidèle à ses premiers attachements; elle m'attendait encore, j'étais libre, je l'épousai. Hélas! elle mourut en donnant le jour à Alice..."

Le vieillard parut un instant succomber sous le poids de ses souvenirs douloureux, et il resta longtemps la tête appuyée sur sa main, ayant oublié qu'il n'était pas seul.

Il se redressa tout à coup, et du ton ferme d'un chef parlant à son inférieur:

"Vous disiez donc, major Heyward, que le marquis de Montcalm voulait traiter avec moi seul; soit, je remplirai mon devoir jusqu'au bout, et j'irai le trouver. Faites préparer l'escorte et régler les préliminaires de l'entrevue."

La conférence eut lieu le soir même; Munro, malgré l'humiliation qui pesait sur ses cheveux blancs, fut admirable de courage et de patriotisme. Le chef de l'armée française se montra accommodant, digne et généreux. La reddition admise en principe, le vieux colonel laissa Heyward discuter les détails. Il fut convenu que la garnison sortirait commandée par ses chefs, emportant ses armes et ses drapeaux, tous ses bagages. Munro signa la capitulation durant la nuit, et le départ fut fixé au lever du soleil.

Montcalm, ayant tout réglé, quitta sa tente une heure avant le jour, et courut, avec sa vigilance ordinaire, faire une ronde à ses avant-postes: il gagna les bords du fleuve, et s'approcha à une faible distance du fort, dont tout à l'heure il allait prendre possession. La nuit était claire, il distinguait tous les détails des remparts, et il aperçut une grande ombre qui allait et venait au sommet, sur la promenade au-dessus des glacis; il reconnut le colonel Munro: il lui semblait qu'en élevant la voix il pourrait lui parler, tant il s'était avancé dans le voisinage de la forteresse. Il se cacha derrière un tronc d'arbre, craignant d'être aperçu; un bruit faible venant du côté de la ligne de ses sentinelles avancées appela bientôt son attention: un sauvage, glissant dans l'ombre, approcha lentement: comme Montcalm, il regardait les remparts, et comme lui observait les allées et venues du promeneur; comme lui aussi il éprouva le besoin de se dissimuler, et il vint s'adosser de l'autre côté de l'arbre qui abritait le général en chef. Montcalm, sans un mouvement, l'observait; il le vit tout à coup mettre en joue le promeneur. Alors, rapide comme l'éclair, avant que la main du sauvage eût touché la gâchette, il lui arracha son fusil.

"Que signifie cela? dit-il d'un ton sévère. Mon fils n'ignore pas que la hache de guerre est enterrée?

—Que peuvent faire les Hurons? répondit l'Indien: nos guerriers n'ont pas une seule chevelure à montrer, et voilà les visages pâles qui redeviennent amis! Magua est un grand chef.

—Que le Renard-Subtil le prouve en respectant les conventions faites par ses amis.

—Magua a déterré la hache pour la teindre de sang. Elle est encore brillante; quand elle sera rouge, il consentira à l'enterrer de nouveau.

—Les ennemis du grand roi qui règne au delà du lac d'eau salée sont vos ennemis; mais ses amis doivent être aussi vos amis.

—Mes amis, dit Magua, tournant le dos et montrant les cicatrices des coups reçus autrefois par l'ordre de Munro; Magua peut-il être l'ami des Anglais?"

Un sourire amer plissait sa bouche féroce: il se redressa avec un air de dignité affectée et murmura en s'en allant:

"Allez, dites à vos guerriers qu'ils sont en paix! Le Renard-Subtil sait ce qu'il doit dire aux guerriers hurons."

Montcalm rentra dans sa tente, attristé et sentant tout le poids de la responsabilité qui pesait sur lui; il fut obligé de s'avouer que ses féroces auxiliaires n'écouteraient que difficilement sa voix. Il chassa bientôt ces importunes pensées, et ne songea plus qu'à son triomphe: d'ailleurs l'heure était venue d'en jouir pleinement.

XIII

Bientôt l'armée française tout entière fut rangée devant l'entrée de la citadelle, qu'elle devait occuper aussitôt après le départ des vaincus. Les soldats anglo-américains, après une nuit d'angoisse, attendaient, derrière leurs fortifications à demi démolies, le signal du départ.

Munro parut au milieu d'eux, le front soucieux, l'air morne et abattu; les troupes le reçurent en silence. Heyward, qui avait tout disposé pour la retraite, s'approcha alors du vieillard, et lui demanda en quoi il pourra lui être utile.

Munro répondit par ces deux mots:

"Mes filles!

—Grand Dieu! s'écria Duncan, n'avez-vous pris aucune disposition à leur égard?

—Major Heyward, je ne suis aujourd'hui que soldat, répondit le vétéran, montrant la foule d'hommes armés qui l'environnaient, et voilà aujourd'hui mes seuls enfants."

Heyward courut à la demeure des deux jeunes filles.

"Le fort est perdu, dit Cora avec un sourire mélancolique; mais j'espère qu'au moins l'honneur nous reste.

—L'honneur est sauf, répondit Duncan; mais qui veillera sur vous et vous protègera au milieu de la confusion et du désordre d'un pareil départ?

—Nous n'avons besoin de personne. Qui oserait insulter les filles du brave colonel Munro!

—Je ne voudrais pas vous laisser seules dans un semblable moment." Et, regardant autour de lui, il ne vit que la cohue des femmes se promenant en désordre sur la petite place, chargées de minces paquets, désespérées, poussant des cris de frayeur et tout à fait incapables d'aider à la sécurité des deux jeunes filles.

"Ecoutez, dit Cora, le hasard nous envoie un protecteur que la discipline militaire ne réclame point."

Duncan reconnut, à une faible distance, la voix de David la Gamme, qui prenait part au deuil général en chantant ses plus tristes cantiques. Il l'appela, et lui recommanda de veiller sur les deux soeurs, de les défendre de son mieux de toute insulte, et d'avoir soin d'en appeler au colonel Munro s'il survenait la moindre difficulté. Le musicien se chargea volontiers de cet office, et il ouvrait déjà son petit volume, cherchant la strophe qui convenait à ce poste d'honneur.

Le major était loin d'être complètement rassuré; il avait le commandement de l'avant-garde, et le groupe formé par les enfants, les vieillards, les femmes et les malades devaient marcher à la suite du gros de l'armée. Il s'en alla tristement, se fiant surtout à la décision et au courage de Cora, qui le vit s'éloigner avec un sourire plein de mélancolie.

Le triste défilé de la garnison commença; les troupes françaises, rangées devant la porte du fort, présentèrent les armes et saluèrent les débris des bataillons anglais; le brave Munro, fier encore dans sa défaite, fut accueilli par l'armée ennemie avec une déférence qui était presque de l'admiration. Montcalm, très grave, donnait à ses soldats l'exemple du respect pour cette grande infortune.

Quand apparut le groupe des femmes et des blessés, une curiosité triste s'éveilla dans les regards du général français. Il avait entendu parler des aventures des enfants de son malheureux rival; il les chercha des yeux. Comme il y avait à peine assez de voitures et de chevaux pour les blessés et les malades, il les vit s'en allant à pied au milieu de la foule en désordre, escortées seulement de David la Gamme. Involontairement, mais avec un sentiment d'inquiétude bien marquée, il jeta les yeux du côté des bois, bordés en ce moment par des milliers d'Iroquois qui observaient, avec une rage mal tenue, le départ de leurs ennemis les Anglo-Américains, favorisés, protégés en ce moment par les troupes de Montcalm. Les sauvages ne voyaient pas sans regret s'échapper cette occasion d'acquérir de la gloire et d'emporter dans leurs tribus les chevelures des visages pâles; ces bagages modestes, les armes des vaincus, les ornements, les vêtements même que portaient ces pauvres femmes désolées, excitaient l'ardeur de leurs

CE QU'EST LA LEGION ETRANGERE

Une sorte de légende entoure la Légion Etrangère. Nul n'ignore la bravoure et le mépris de la mort de ces légionnaires venus de tous les coins du monde, aux origines les plus variées et les plus déconcertantes. Mais peu connaissent l'exacte nature de cette fameuse légion. Ce qu'elle est, l'article suivant le fera comprendre à nos lecteurs.

Comment on entre à la légion.

On y entre tout à fait comme on veut et quand on veut, à la condition d'être et de paraître solide et bien portant. Les Commission de révision et d'examen physique devant lesquelles, dans les recrutements d'abord, puis à Oran, les engagés se présentent, sont extrêmement sévères. On refuse du monde, beaucoup de monde; car, non seulement la légion a un service très dur, mais encore elle n'a plus de places vacantes, ni dans ses portions centrales, ni dans ses détachements, ni aux colonies. Et voilà qui ruine par la base les fables qu'on essaye d'accréditer concernant l'embauchage forcé et les agents recruteurs qui se promèneraient, en Allemagne et ailleurs, pour battre le rappel et faire venir des volontaires à la légion. Les volontaires! Ils sont trop, et on chercherait bien plutôt à les détourner.

Il a fallu, en 1885, dédoubler la légion en deux régiments, chacun à quatre, puis à cinq, puis à six bataillons. Il y a aujourd'hui, tant en Asie qu'en Affrique, 14,000 à 15,000 légionnaires: la seule compagnie du dépôt dépasse l'effectif de 1,000 hommes, et elle est commandée par un cadre de bâtaillon, renforcé! Vraiment nos casernes, en Afrique, sont pleines à éclater; et elles seraient insuffisantes, s'il n'y avait pas toujours des unités en détachement, en convoi ou en campagne.

Et a cause de cette pléthore, on n'accepte guère plus de la moitié de ceux qui se présentent, à toutes nos frontières de terre et de mer.

Hors l'aptitude physique, il n'est rien demandé aux futurs légionnaires: ils annoncent le nom, l'âge, la nationalité qu'ils veulent, à condition que ces renseignements, tout gracieux, ne soient pas trop en discordance avec leur aspect extérieur. Ainsi la plupart des Prussiens se disent Alsaciens; la plupart des mineurs se disent majeurs; et les candidats à cheveux blancs ou chauves—il y en a—n'avouent pas plus de quarante ans. La nationalité déclarée est voisine de celle qu'on a réellement, afin d'égarer tout contrôle et de faciliter les dissimulations. Le nom est la première consonnance qui vient à l'esprit du légionnaire au moment où on lui pose la question; cinq minutes après, il l'a oublié et ne répond plus à l'appel. Il lui faut quelques jours pour s'habituer à son nouveau patronyme. Quand aux professions, elles sont, toutes et sans exception, représentées à la légion, depuis les laboureurs et les savants jusqu'aux dentistes et aux polytechniciens. Mais toujours les légionnaires ont exercé une autre profession que celle qu'ils ont déclarée.

Quand ils sont véridiques, ce n'est que par approximation et dissimulation; ainsi un professeur de Faculté s'avouera pion d'études, un capitaine de cavalerie, volontaire de réserve; un architecte, maçon; et un chimiste, teinturier.

A la longue, tous ces fards, à la hâte posés, s'écaillent et tombent, toutes ces dissimulations ne tiennent pas au frottement de la vie commune.

Et les statistiques de la légion ne sont, de ce fait, ni plus vraies ni plus fausses que celles qu'on établit partout ailleurs. Car, de même que chaque individu a ses habitudes, chaque nationalité a ses traditions, ses manières d'être, et si j'ose dire, ses *tics ethniques*. Au bout d'un certain temps, dans l'existence mouvementée et souvent imprévue du légionnaire, ils apparaissent, bon gré mal gré, aux yeux de leurs officiers qui sont d'excellent psychologues.

C'est ainsi que, sans trop fortes erreurs, on peut compter que, bon an mal an, la légion renferme: 45 pour 100 d'Alsaciens-Lorrains, 12 pour 100 d'Allemands de la Prusse, 8 pour 100 de Belges et de Suisses, 5 pour 100 de Français, d'Italiens et d'Espagnols, 4 pour 100 d'Austro-Hongrois et d'Anglais, et quelques Asiatiques.

Et c'est l'énorme proportion d' "annexés" qui est la cause *unique* de la colère allemande, et de la vaine, imméritée et insolente campagne que mène la presse germanique contre la légion. Dois-je en marquer ici les diverses et singulières péripéties? Le lecteur m'en voudrait, à juste titre, d'arrêter son attention sur ce qui ne mérite pas de la retenir un instant. Il faut dire d'un coup, et bien haut, que les accusations allemandes ne recherchent même pas l'apparence de la vérité: on a vu comment il n'était matériellement pas admissible que la France *recrutât* pour sa légion, à l'étranger. On verra plus loin comment aucun des faits allégués ne s'est passé à l'intérieur de la légion...

Pourquoi on entre à la légion

On peut dire que chacun a sa raison d'entrer à la légion—et la garde pour soi. Et pourtant, si le motif immédiat diffère avec chaque individu, la cause profonde est la même, et le but requis est unique. La cause, c'est le dégoût de la vie, et de soi-même plus encore que la vie. Le but, c'est la disparition définitive, au gré de celui qui disparaît: c'est aussi, si c'est possible, l'oubli. Mais ce but-là, qui serait le bonheur unique et dernier du légionnaire, n'est pas souvent atteint.

On dit volontiers que la légion est une foule composée de criminels et d'impunis. C'est une erreur. Il y a des criminels à la légion comme partout; il n'y en a pas plus qu'ailleurs. Et si le crime qu'on vient cacher à la légion n'est pas un crime passionnel, si c'est un crime du droit commun et infamant, celui qui vient l'enfouir à la légion fait bien de cadenasser sa bouche et même son regard: car il connaitrait, au milieu de ces aventuriers dédaigneux de la justice et échappés des lois, la vie plus dure qu'au milieu même du monde conventionnel.

Car le légiomaire, qui est "à part" dans l'humanité, n'est pas un "hors-la-loi", et n'entend pas qu'on le prenne pour tel. Le légionnaire est exactement l'aventurier, médiéval ou féodal, égaré dans l'épopée contemporaine, et stupéfié par le monde moderne comme un hibou par le soleil. Mais l'aventurier est rarement criminel; il est plus souvent original, ou "sané" (style légionnaire). Et il lui arrive parfaitement bien d'être honnête. En tout cas il a son honneur particulier, et il y tient: il a son code à lui, et jalousement il s'y conforme.

On entre donc à la légion pour mille motifs incidents, presque toujours passionnels, et presque jamais pour y cacher un passé vraiment criminel: ce dernier calcul serait fort mauvais.

Dès l'arrivée, le légionnaire s'étudie à perdre tous ses caractères spécifiques, et à disparaitre dans la foule immense, vague, anonyme et amorphé. Il est venu là pour que l'univers l'oublie et pour que, s'il le peut, il s'oublie soi-même. Et il commence immédiatement sa fonction.

La légion est un cloître militaire. Mieux que le prénom latin du monastère, le matricule de la caserne pousse l'homme dans le collectif anonyme et l'y maintient. Peu à peu, cet homme perd toutes ses habitudes personnelles, familiales et natinoales, qui ne sont plus ici que des tares, et il prend l'allure légionnaire. On ne le retrouve plus désormais: bientôt il ne se reconnait plus lui-même: à l'abri du silence qui scelle ses lèvres, et de l'obligatoire discrétion de ses camarades et de ses chefs, le mystère s'épaissit, un mur opaque et indestructible se dresse entre le monde et lui; et il trouve "le recours contre la vie", qu'il voulait comme le dernier support d'une âme vaincue et vidée. Il ne doit plus compte de rien à personne. Hors la légion, il est mort: sa vie commence au jour où il est entré à la caserne de Saïda ou de Bel-Abbès. Et il n'y a plus rien du passé pour tous les autres: il n'y en a plus rien pour lui, sauf le souvenir d'une petite lueur intérieure, si faible, si vacillante, si usée, qu'il la peut croire éteinte, dès l'instant qu'il ne la regarde plus.

Comment on est traité à la légion.

La vie matérielle et physique est plus dure à la légion que dans les autres corps de l'armée nationale; mais elle n'est vraiment différente que si les circonstances l'exigent absolument. Et il est assez naturel que les climats d'Asie et d'Afrique, que les campagnes dans la brousse annamite, et que les colonnes dans le désert saharien présentent des circonstances particulières. Longtemps—et jusqu'en 1886, en Afrique, la légion n'eut comme logis, dans ses garnisons sédentaires, que la tente à douze hommes. (Les casernes de Saïda ne furent terminées qu'en 1887.) Au Tonkin, à la même époque, les légionnaires avaient déjà des bâtiments spacieux, avec chambres larges, pour huit hommes, des châlits avec paillasse et moustiquaire: le tout très net, blanc, brillant, de cette propreté éclatante et méticuleuse qu'on ne voit qu'à la légion.

Ces casernes aérées, presque élégantes, étaient pourvues de balcons couverts et de vérandahs avec plantes grimpantes; et tout à l'entour il y avait des jardins, non pas seulement des carrés de choux et des potagers, mais des plates-bandes, des gazons, des allées d'agrément et même d'agrestes parterres...

Ces cultures, tout d'abord, améliorent l'ordinaire. Car on est fort bien nourri à la légion. Alors même que la "gamelle" existait encore (et elle exista jusqu'en 1890), elle ne laissait pas d'être soignée: on trouvait toujours, dans chaque unité, quelque maître-queux de profession en rupture de fourneaux, et les compagnes rivalisaient entre elles pour le bien-être de leurs hommes (car l'unité légionnaire, en paix comme en guerre, est la compagnie). —En campagne, le "tafia" était de fondation et officiel; un petit verre chaque matin, c'est un fébrifuge préventif excellent. Puis deux repas, soignés toujours, variés souvent: cornbeef, ou porc frais, ou poisson, ou volaille (oui, vraiment, on mange du poulet une fois au moins par semaine), puis le riz et les légumes frais des "jardins de la légion". Et du vin: le légionanire en route boit du vin quotidiennement. Et s'il a du riz comme tout le monde, il a son pain. Et c'est là un privilège envié: car au Tonkin et jusqu'en 1890, les légionnaires étaient les seuls blancs assurés de manger du pain tous les jours.

L'habillement, outre les effets métropolitains réglementaires, comprend trois jeux de tenue, une blanche et deux kaki, que le légionnaire porte tous les jours et lave toutes les fois qu'il les a portées, de sorte que celui qui entre dans un casernement de légionnaires s'étonne, au lieu des miasmes douteux de l'agglomération militaire, de respirer "un air d'eau et de linge frais".

Voilà comment matériellement est traité le légionnaire, et comment, on peut le dire, il se traite lui-même. Car, dans son habillement, son équipement, son logement, dans tout ce qui l'entoure, dans tout ce dont il se sert, le légionnaire *perfectionne* le règlement et ajoute l'agréable et l'utile au nécessaire. Le légionnaire est un soldat coquet et recherché.

Et maintenant, comment le légionnaire est-il traité *au moral?* Il est traité à la fois plus rigidement et plus généreusement que n'importe quel soldat, de n'importe quelle nation. Et cette réponse, profondément vraie, la seule vraie qui puisse être faite, appelle son explication.

Le légionanire, au moment où il est incorporé à la légion, est un homme *fait*. La vie a marqué profondément sur lui son empreinte: parfois il porte plusieurs empreintes superposées, entre les lignes desquelles il a bien du mal à se reconnaître. Il est pourvu de toutes ses passions à leur valeur définitive, c'est-à-dire de toutes les qualités et de tous les vices propres à son type moral. Et le passé, puisque celui qui l'a vécu le supprime, le passé ne vaut pas désormais pour le conseiller et pour le conduire: et c'est généralement tant mieux. Donc la discipline de la légion doit à elle seule faire triompher les qualités sur les vices, supprimer tout le vieil homme, et, peut-être même, sur les ruines de l'ancien, faire un homme nouveau.

C'est pourquoi l'on dit que cette discipline doit être excessivement rigoureuse, afin de pouvoir faire plier un homme que l'âge et les habitudes ont fait solide et non pas souple: et qu'elle doit être, en même temps, extrêmement circonspecte, et large, et élevée dans ses motifs, et parfois indulgente dans ses volontaires oublis, parce que l'on peut, à ces hommes, matés, rompus, aigris, mais trempés par la vie, on peut leur proposer certains motifs d'agir qui les transportent, tandis qu'ils laisseraient de plus jeunes soldats insensibles et inertes.

La discipline, donc, est de fer. Mieux: elle est d'acier, et par cette variété élastique, elle atteint toute sa puissance, car la force est quelquefois amoindrie par la rigidité. Cette discipline d'acier est impersonnelle: elle s'exerce sur tous, égale et également implacable: et ceux-là qui l'appliquent aux autres se l'appliquent aussi, et publiquement, à eux-mêmes. C'est là, je l'affirme, *le Grand Secret* de l'obéissance légionnaire.

En caserne, la plupart du temps, hors de la caserne toujours, l'officier vit avec sa troupe et comme sa troupe.

Or, le soldat ne se plaindra pas de la marche éreintante et sans fin, et de ses chevilles écorchées, si, devant lui, son chef marche à pied: le soldat ne se plaindra point de mourir de faim et de soif, si, à côté de lui, son chef ne mange ni ne boit, et en plaisante. C'est ce que, sans exception, font tous les officiers de la légion. On a, pour cela, bien soin de les choisir parmi l'élite intellectuelle, et parmi de vrais "conducteurs d'hommes". On ne va pas à la légion directement en sortant de Saint-Cyr.

LES SOEURS ACCOUPLEES

Deux petites filles accouplées, nées le 28 novembre dernier, à Dijon, sont arrivées à Paris. Elles ont été immédiatement transportées à la clinique du docteur Saison, rue de Douai, où le docteur Le Filiâtre, l'habile spécialiste, va tenter de les rendre, par une opération chirurgicale, chacune à la vie normale.

Déjà elles ont vivement excité la curiosité du monde scientifique, et de nombreux médecins sont venus les examiner.

Elles sont admirablement constituées et se ressemblent au point d'être facilement confondues. Elles ont reçu les prenoms de Madeleine et de Suzanne.

Leur naissance a eu lieu sans que l'accouchement présentât de grandes difficultés, le 28 novembre dernier.

Rien, pendant la grossesse, n'avait pu faire prévoir une pareille naissance; rien non plus dans les antécédents familiaux.

Leur poids initial était de 4 kilogrammes 500. Depuis, elles ont largement profité puisqu'elles pesaient hier plus de six kilos.

Nourries jusqu'à ce jour au biberon, on leur a donné une nourrice à laquelle elles font le meilleur accueil.

Dès qu'elles ne sommeillent pas elles semblent vouloir lutter pour reconquérir leur liberté et se livrent à un combat de boxe tellement animé qu'il a fallu emmaillotter leurs petites menottes.

L'examen radiographique minutieux qui a été pratiqué par le docteur Aubourg, chef du service radiographique de l'hôpital Boucicaut, a montré que vraisemblablement aucun organe vital important n'est commun aux deux enfants. Les estomacs, les intestins, paraissent distincts pour chacune d'elles. Il y a donc de grandes chances pour que l'opération que tentera dans quelques jours le docteur Le Filiâtre ait un plein succès.

Les cas de semblables naissances sont excessivement rares et n'avaient à peu près jamais pu être examinés et discutés d'une façon aussi précise que pourra l'être celui de Suzanne et de Madeleine.

Aussi le monde savant attend-il avec impatience d'être définitivement fixé sur son origine et ses conséquences.

convoitises: à la férocité native de l'Indien se joignait l'amour immodéré du pillage. Montcalm vit tout cela: il se dit que la route était longue jusqu'au fort Edouard; il eut le pressentiment de ce qui allait arriver.

Les derniers fuyards disparaissaient au tournant du chemin; les tambours battirent aux champs, et l'armée française investit la place; d'autres soins appelèrent l'attention de son chef, et celui-ci apprit trop tard l'affreux malheur que la confiance exagérée de Munro et sa propre imprévoyance avaient causé.

Les femmes marchaient lentement, embarrassées par leurs paquets; plusieurs portaient leurs enfants dans leurs bras, et n'avançaient qu'avec difficulté; la route était mauvaise, on n'observait aucun ordre dans la marche. La ligne s'allongea démesurément, des groupes isolés se formèrent, et l'arrière-garde ne tarda guère à se trouver fort éloignée de l'armée, qui conservait sa marche régulière.

Les Indiens s'étaient approchés lentement; ils bordaient maintenant les deux côtés de la route. Un trainard, soldat des troupes provinciales, chargé d'un fardeau trop lourd qui retardait sa marche, fut leur première victime: un sauvage voulut s'emparer de ses bagages, l'Américain défendit son bien; la lutte était engagée, elle devint bientôt générale.

Pendant ce temps, l'avant-garde et le gros de l'armée atteignaient les défilés et disparaissaient derrière les arbres. Les femmes, témoins de la lutte, s'étaient arrêtées. Cora, au milieu d'elles, se redressa pour se rendre compte de ce qui se passait, et elle reconnut de loin Magua parmi les combattants.

Les sauvages, s'étant emparés d'une partie des bagages, se retirèrent sur le côté de la route, comme pour rentrer dans les bois.

"Marchons vite, cria l'intrépide Munro; hâtons-nous et rejoignons le gros de l'armée. Il y va de notre vie!"

Alice se soutenait à peine; le musicien l'encourageait et l'aidait de son mieux; il tenait aussi son instrument à la main et son volume sous le bras, comme un soldat garde dans les occasions difficiles ses armes à sa portée, comptant plus sur le charme et la puissance des cantiques que sur la force de ses longs bras. Les femmes reprirent leur marche; Cora put croire un instant qu'elles échapperaient encore à ce nouveau danger; son illusion fut de courte durée.

Les couleurs brillantes du châle que portait l'une de ces infortunées excita la cupidité d'un Huron; il s'avança vivement au milieu des rangs pour s'en emparer. Cette femme avait un enfant dans ses bras, et le tenait enveloppé dans un coin du châle; elle opposa au sauvage la plus vive résistance, et essaya de repousser son agresseur. Cora, qui sentait la nécessité d'éviter toute dispute, allait lui crier d'abandonner le vêtement au sauvege; mais celui-ci, perfide autant que cruel, lui avait arraché son enfant et ne voulait le rendre qu'en échange du châle.

"Le voilà! criait la pauvre mère, le voilà! prenez tout! tout! je vous donnerai tout ce que je possède, mais rendez-moi mon enfant."

Comme elle jetait le châle au-devant du barbare, un autre sauvage s'en empara et s'enfuit. Furieux d'être ainsi trompé dans son attente, le misérable Huron, tenant sa victime par les pieds, fit tournoyer l'enfant dans le vide, et lui brisa la tête sur l'angle d'un rocher. La malheureuse mère, les dents serrées, leva les yeux vers le ciel, et, avant qu'elle mourût de cette angoisse, le sauvage lui fendit la tête avec son tomahawk, et la renversa expirante sur le corps de son fils.

A ce moment de confusion et de désordre, Magua, qui avait reparu, porta ses deux mains à sa bouche et poussa le cri de guerre de toute la force de ses poumons. Mille voix le répétèrent à l'envi; d'affreux hurlements se firent entendre de tous côtés à l'orée des bois, au pied des montagnes et de tous les points de la plaine, et les sauvages, armés de toutes pièces, se jetèrent sur l'arrière-garde de l'armée prise à l'improviste.

Avant que les Anglais, surpris d'une si brusque attaque, eussent pu reformer leurs bataillons, un grand nombre de soldats furent égorgés; néanmoins la discipline et l'art de la guerre triomphèrent encore une fois de l'impétuosité désordonnée des sauvages. Furieux de cet échec, les misérables se jetèrent sans pitié sur le groupe des femmes sans défense, et se mirent à les massacrer impitoyablement. En un instant le carnage fut complet. Ces malheureuses, sans songer à fuir, s'étaient groupées autour des filles de Munro; le cercle allait se rétrécissant de plus en plus, et l'instant était proche où la dernière victime allait tomber sous le tomahawk des Iroquois.

Jetant au loin ses regards désolés, Alice crut reconnaître son père traversant la plaine; il marchait à grands pas, tournant le dos à son armée, sans souci du danger qu'il courait. Son audace et son intrépidité seules le protégeaient. Un instant il tourna la tête vers le groupe de femmes que l'on égorgeait, et dont les cris arrivaient jusqu'à lui; mais il ne ralentit point son pas; les sauvages, comme désarmés par tant de courage, n'osaient l'attaquer; heureusement pour lui, Magua cherchait alors d'autres victimes.

"Mon père! mon père! nous sommes ici! s'écria Alice. Au secours! au secours! mon père, ou nous sommes perdus!"

Munro n'entendit point; une fois, quand Alice poussa son dernier cri, il s'arrêta, tendit l'oreille, tourna les yeux de leur côté; mais, ne distinguant rien dans l'affreuse mêlée, il continua sa route.

"Jeunes dames, disait alors David aux deux soeurs, levez-vous et fuyons; ces diables vont vous égorger!

—Fuyez plutôt seul! répondit Cora, serrait entre ses bras sa soeur évanouie; tâchez de vous sauver, vous ne sauriez nous être d'aucun secours."

David la Gamme répondit par un geste expressif, indiquant la ferme intention de mourir plutôt que d'abandonner le dépôt qui lui avait été confié. Il considéra un instant l'horrible spectacle qu'il avait sous les yeux: les Indiens, s'abandonnant à la rage de leurs plus farouches instincts, semblaient autant de démons acharnés sur leurs proies. Les malheureuses victimes n'essayaient plus de se défendre; elles savaient maintenant qu'aucune d'elles ne survivrait à cette boucherie, elles s'abandonnèrent terrifiées par les hurlements féroces de leurs meurtriers.

Alors la Gamme, se redressant dans sa grande taille, secoué par une inspiration violente qui faisait planer son esprit au-dessus de ces scènes de carnage, entonna d'une voix forte et vibrante un cantique capable, dans sa pensée, de calmer et d'attendrir ces bêtes féroces.

Les sauvages, qui s'avançaient en cet instant pour enlever aux jeunes filles, étendues aux pieds du musicien, leurs ornements et leurs chevelures, s'arrêtèrent, admirant le courage et la fermeté avec lesquels le guerrier blanc déclamait son chant de mort.

Les éclats de la voix du pauvre David arrivèrent jusqu'à une oreille moins simple et moins naïve; Magua reconnut le musicien, la proie qu'il convoitait ne devait pas être loin; il accourut, poussant un cri de joie, le cri de vengeance enfin satisfaite. Repoussant de côté David, qui s'était jeté entre lui et les filles de Munro, il saisit de sa main teinte de sang le voile de Cora, et lui dit d'une voix pleine de menaces:

"Viens, le wigwam du Huron t'attend! N'y seras-tu pas mieux qu'ici?

—Retire-toi, monstre! répondit Cora, détournant la tête avec horreur.

—Magua est un grand chef! reprit-il d'un air de triomphe; la fille aux cheveux noirs dédaignerait-elle l'honneur qui lui est fait?

—Tais-toi, misérable! il vaut mieux pour moi mourir mille fois; qu'attends-tu pour me frapper?"

Le Huron hésita un instant; il saisit son tomahawk, puis, souriant d'un air féroce, il s'empara par un brusque mouvement du corps inanimé d'Alice, la jeta sur son épaule, et prit en courant le chemin des bois.

"Arrêtez! s'écria Cora en le poursuivant, arrêtez! laissez cette enfant! Que voulez-vous faire?"

Mais Magua restait sourd à sa voix, il continuait sa marche rapide vers les bois; il savait trop bien que Cora n'abandonnerait point sa soeur, et il mettait à profit le dévouement maternel de la jeune fille.

"Attendez, jeune dame! s'écria David, qui ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait, attendez! Le charme de la musique sacrée commence à opérer; j'arriverai bientôt à calmer cet horrible tumulte."

Cora ne l'entendait plus; uniquement occupée de rejoindre sa soeur au plus vite, le fidèle David n'hésita point: entonant un nouveau cantique, qu'il accompagnait selon l'usage, du mouvement de ses longs bras battant la mesure, il se mit à la suivre.

Ils traversèrent ainsi la plaine, passant au milieu des mourants et des morts, se heurtant aux victimes et aux bourreaux. Alice, emportée par Magua, ne courait aucun danger; mais Cora aurait plus d'une fois succombé sous les coups des barbares sans l'être extraordinaire qui la suivait pas à pas. Les sauvages, stupéfaits, le regardaient comme doué d'un esprit de folie, qui faisait sa sauvegarde et celle de la jeune fille.

Magua connaissait tous les détours des bois; il arriva promptement avec son fardeau sur le bord d'un ravin peu profond, où il avait caché, sous la garde d'un autre sauvage à la figure sinistre, les chevaux des deux soeurs, qu'il avait retrouvés quelques jours auparavant errants à l'aventure; il jeta en travers de l'un d'eux le corps d'Alice, toujours privée de sentiment, et il fit signe à Cora de monter sur l'autre. Malgré l'horreur profonde que lui inspirait cet homme, comme soulagée de n'avoir plus sous les yeux l'horrible spectacle du massacre, elle obéit; puis, tendant les bras vers le corps inanimé de sa soeur, elle attendit.

(*A suivre.*)



AU COLLEGE

A l'Académie. Discussion académique, dimanche soir, sur le sujet suivant: Laquelle des deux langues, la française ou l'anglaise, a le plus de chance de devenir internationale?

Pierre Picton et Jean Fay, deux jeunes Français de France, défendaient leur propre langue; Signard Beaudoin aidé de Donat McDougall luttaient pour la langue anglaise. L'on n'eut pas le temps de vider le débat et les juges rendront leur verdict à la prochaine séance.

Maurice Saint-Cyr déclama admirablement une fable de La Fontaine. Il y avait d'autres déclamateurs au programme, mais la grippe qui sévit de ce temps-ci les comptait parmi ses victimes.

* * *

Autour de la 1ère Division

Oui, et de deux! Des gens qui en avaient une binette impossible à décrire, mardi dernier, ce sont les Fédérés A. Persuadés qu'ils avaient le meilleur club de la ligue et que nos joueurs étaient des endormis, ils avaient escompté une victoire facile. Les premiers instants de la joute semblèrent leur donner raison: ils firent le 1er point après quelques minutes de jeu. Seulement.... les prétendus endormis de Saint-Boniface eurent l'idée de faire de la besogne à leur tour. Ils se lancèrent à l'attaque avec une ardeur irrésistible; et, pendant vingt minutes, ils en passèrent de toutes sortes à ces bons Fédérés: à droite, à gauche, en avant, en arrière. Le pauvre gardien de buts ne savait plus comment se trémousser pour faire face aux coups qui pleuvaient vers sa forteresse. A la fin de la 1ère demi-heure, nos joueurs avaient compté sept points et les adversaires en étaient encore à l'unité.

Surpris mais non découragés, les Fédérés employèrent toute leur adresse, au cours de la 2ème demi-heure, pour reprendre le terrain perdu. Ils travaillèrent vite et bien. Mais nos joueurs en firent autant. Et la partie se termina avec le résultat de 10 à 4 en notre faveur. Bravo! nos gars. Notre garde-buts attira l'attention de tous pour deux raisons: il joua très bien et il était Toupin (tout peint).

* * *

La Revanche! Cet après-midi, nous jouons contre les "Schools". C'est pour nous le jour de la revanche! Cette revanche, nous la voulons bonne et complète. Et nous allons la prendre, bâton à la main. Oui, nous allons utiliser nos bâtons; non pas, comme des barbares, pour taper sur la nuque ou meurtrir les mollets de nos adversaires, mais pour conduire habilement la rondelle dans les buts ennemis. Nous sommes décidés à mener les choses rondement depuis la première jusqu'à la dernière minute. Si le succès ne couronne pas nos efforts, nous donnerons, en vrais sports, un coup de chapeau à nos vainqueurs.

* * *

Nos futurs séniors. Le mardi, nous allons applaudir et encourager nos séniors à Winnipeg. Le jeudi, nous restons au Collège pour voir nos intermédiaires à l'oeuvre. Leurs faits et gestes nous intéressent. C'est parmi eux que sont choisies les recrues destinées à remplir les vides que les départs ou la maladie laissent chaque année sur l'équipe sénior.

Il est encore trop tôt pour dire lequel des quatre clubs intermédiaires gagnera le championnat de ligue. Mais la 1ère place sera chaudement disputée. Nous félicitons les Junioristes d'avoir eu l'heureuse idée de mettre un club dans cette ligue. Leur présence ne fera qu' accroître l'enthousiasme et l'intérêt. Leur jeu fait prévoir qu'ils seront de sérieux concurrents dans la course au championnat.

* * *

Nos cadets. Les jeunes font tous leurs efforts pour imiter les prouesses de leurs aînés. Bien que l'imitation soit un peu pâle, plusieurs de ces cadets ont déjà provoqué les applaudissements des spectateurs.

Le capitaine Lou déclare modestement que tous les joueurs de son club (y compris le capitaine) sont des étoles, et qu'ils ne perdront pas une seule partie.

Le major Cusson et le caporal Galarneau ne partagent pas son avis. Et Lou pourrait bien, avant longtemps, perdre ses illusions et goûter l'amertume de la défaite.

* * *

Dans les buts. Le fortuné vis-à-vis d'Euclide, dans la partie du 15, n'a pas été aussi chanceux jeudi dernier. Tommy a généralement l'oeil sur la rondelle; mais, soit distraction, soit par accident, il eut la rondelle sur l'oeil au cours de cette partie. Tommy devenu borgne, son club fut battu. Euclide n'était pas là pour constater que la rondelle joue de vilains tours à d'autres qu'à lui.

* * *

Au petit magasin. Il y avait de tout dans ce petit retranchement-là: des biscuits, des chocolats de toutes sortes, des pistaches, du cirage, des brosses, et de la poudre—pas à canon—mais à dents. En fait de boisson, on n'était pas à sec. Il y avait des eaux gazeuses de toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir. Mais il manquait quelque chose: on n'avait pas de *champagne*. Peut-être y avait-il des inconvénients auparavant? Cette année, soit que les difficultés aient disparu, soit qu'il se fasse de la contrebande, nous avons du *champagne* au petit magasin. C'est peut-être une mauvaise innovation, mais il est trop tard pour y renoncer; le mal est déjà fait: *il a été commis* pendant toute une semaine.

Absents. Nap. Labossière et Albert Leclerc nous ont quittés pour cause de maladie. L'un est à l'hôpital; l'autre est retourné au foyer paternel. Une guérison complète et un prompt retour, tels sont les souhaits et le désir de leurs nombreux amis.

AU FORUM

Une intéressante conférence du R. P. Blain sur l'aviation.

Le R. P. Blain, s. j., professeur de sciences au collège de Saint-Boniface, a été le principal orateur à la réunion du Forum dimanche. Il fut présenté à l'auditoire par M. Thomas du *Free Press*, avec de grands éloges.

Le conférencier retraça les origines de l'aviation née sous Blanchard en 1670. Il en montra l'évolution à travers les derniers siècles. Il appuya sur l'apparition des ballons à air chaud, l'un des premiers perfectionnements importants de l'aviation. Il rappela à son auditoire les exploits de Santos Dumont contournant avec son dirigeable la tour Eiffel, à Paris. Il raconte et commente les prouesses de Pégoud, de Brindejonc des Moulinais et des autres princes de l'aviation. L'humanité a déjà fait la conquête de la terre terre et de l'eau. Elle achève celle de l'air. Le conférencier termine en rappelant la prédiction d'un américain dans un quart de siècle l'aviation sera le moyen de transport le plus rapide, le plus sûr et le plus économique.

L'orchestre Bertrand a fourni la partie musicale de la réunion. Il a remporté un beau succès. Tout l'auditoire a fort apprécié les airs canadiens. Nos félicitations.

NEGRE PENDU A MONTREAL

Le nègre Campbell est pendu samedi matin. Un garde s'évanouit.

Montréal, 24.—A l'exécution du nègre William Campbell, ce matin, à la nouvelle prison de Bordeaux, l'un des gardes a été si impressionné qu'il en perdit connaissance.

Campbell est monté courageusement à l'échafaud. La trappe tomba à huit heures précises. Le bourreau Ellis fit sa besogne très rapidement et dix minutes plus tard le meurtrier expirait. La justice était satisfaite.

La pendaison a eu lieu dans la cour de la prison et c'était la première. A peine une soixantaine de personnes y assistèrent. C'est une excellente note pour les autorités de la prison. Ce chiffre comprenait les représentants des journaux, les médecins, les gardes et les membres du jury et les officiers de la prison. Une centaine de policiers étaient de devoir, cinquante à l'extérieur et cinquante à l'intérieur. Mais quelques-uns seulement virent l'exécution.

L'échafaud avait été érigé dans un coin de la prison de façon que les prisonniers ne la pussent voir. Une plate-forme conduisait à la cellule du condamné qui n'eut à marcher qu'une trentaine de pas.

Le R. P. Garceau s.j., aumônier de la prison, passa la nuit avec le prisonnier et ne le quitta qu'à la chute de la trappe. Les assistants furent tenus à l'écart de la cellule du condamné et ne le virent que quand il parut sur l'échafaud.

Le condamné marcha courageusement. Le R. P. Garceau s. j., lui donna le crucifix à baiser. Le bonnet noir lui fut jeté sur la tête, le noeud coulant ajusté et la trappe s'ouvrit sous le meurtrier. Cinq minutes plus tard le bourreau coupa la corde. Campbell avait vécu.

Après l'exécution, le bourreau déclara que, au moment où il ajustait au condamné le bonnet noir, celui-ci demanda à parler. Sur la réponse négative du capitaine Landriault, le bourreau continua sa tâche.

Le meurtrier était aussi accusé de meurtre aux Etats-Unis.

BEBE ABANDONNE A LA GARE UNION

Un enfant de cinq mois y est abandonné. Impossible de retrouver les parents.

Mercredi soir, on a trouvé dans la salle d'attente de la gare Union un bébé de cinq mois. Croyant que quelqu'un viendrait le réclamer, on le confia à la matronne de la station. Après une heure de vaine attente, on appela la police et l'enfant fut confié à la Children's Aid Society.

L'enfant était bien vêtu et semble appartenir à une bonne famille. Mais rien ne permet de l'identifier ni ne fournit une piste pour des recherches. Il est évident qu'on a rien épargné pour dépister la police.

La police croit à un cas d'abandon. Cependant si la mère se présente pour réclamer l'enfant il lui sera remis mais après un délai raisonnable il sera offert pour adoption.

CE SERAIT VRAI

Krafchenko aurait caché le produit de ses vols au River Park.

Krafchenko aurait caché le produit de ses vols au River Park

La police se demande maintenant si Krafchenko mentait absolument quand il déclarait qu'il avait enfoui en fifférentes cachettes le produit de ses nombreux vols. Certaines circonstances lui font maintenant croire le contraire. Il y a trois semaines un architecte de Winnipeg observa les pas et démarches d'un suspect près de la librairie et découvrit un plan contenu dans une boite à tabac. Il fit de ce plan une copie qu'il remit au sous-chef de police. L'original fut replacé dans la cachette primitive. Il en disparut au bout de quelques jours. La police fit des recherches à l'endroit indiqué par le plan et où évidemment on avait caché une boite à tabac mais vainement. Il est possible, d'après la police, que la boîte originairement cachée au River Park contint une partie des vols de Krafchenko. La découverte du plan a eu lieu un mois après le vol de Plum Coulée. Il se peut que Krafchengo n'ait pas menti en parlant de trésor caché.

TRIBUNE LIBRE

Un peu plus de fierté s'il vous plaît.

Le 20 janvier dernier, nous avions l'occasion d'assister à un concert et parti de cartes donnés par la Fanfare Lavérendrye, dans la salle de l'école Provencher. Il y avait nombre de personnes et toutes ne purent qu'applaudir à l'exécution des différentes parties du programme, si bien exécuté fut-il: chant, musique, parti de cartes, goûté, etc. La Fanfare Lavérendrye voulait nous réunir là pour nous récréer, nous l'en remercions; elle nous invitait à un très honnête divertissement, nous lui en savons gré; elle voulait nous faite gouter un peu d'esthétique, nous lui en sommes reconnaissants; elle nous promet d'autres concerts, nous les attendons avec impatience, et pour tout cela nous voudrions n'avoir que des félicitations à adresser aux dévoués organisateurs, et malgré nous, tout peinés, nous sommes forcés de faire quelques remarques.

La Fanfare par laquelle le concert du 20 fut organisé a pour nom "Lavérendrye": c'est beaucoup dire, c'est un grand nom, c'est un nom vénéré pour ceux qui savent. Eh bien! La fanfare de ce beau nom, composée uniquement de membres français ou canadien-français a donné le 20 au soir, dans l'Ecole Provencher,—encore un nom de douce mémoire—devant des auditeurs exclusivement français ou canadiens-français, un concert tel qu'il suffirait à peine d'en retrancher un article. "Marche du Cortège Royal" pour qu'il soit entièrement présentable à n'importe quelle assemblée d'anglo-Saxons. Est-ce de bon goût? Je dis non. Je trouve que c'est amer quand nous regardons la situation actuelle des Canadiens français au pays. Quant nous sommes témoins de la lutte énergique que mènent actuellement nos vaillants compatriotes d'Ontario pour conserver leur langue, leurs droits, leur foi; quand nous pensons aux embuscades que nous tendent chaque jour nos ennemis déclarés. Il me semble que ici même à Saint-Boniface la situation du français n'est pas si avantageuse qu'on puisse s'en ficher à un tel point. Qui bien considère que les jeunes d'aujourd'hui, ceux de douze, de seize et de dix-huit conversent en anglais entre eux, en famille, sur la rue et partout, qu'ils semblent avoir honte de parler français et paraissent l'ignorer, se demandent avec angoisse ce qu'il en sera dans cinq, dans dix et dans vingt ans, et n'ose pas se répondre.

Il me fait de la peine que la Fanfare Lavérendrye n'ait fourni l'occasion de dire ces choses. Je ne voudrais blesser personne au monde: ce n'est pas mon intention. Mais comme membre de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française, il me serait trop pénible d'être obligé de laisser passer de telles choses sans dire mot, et sûr que je ne suis pas le seul.

Je ne suis pas contre l'étude de l'anglais; au contraire je la prêche et la prêcherai encore longtemps. Ce que je veux, je vous l'ai dit, c'est un peu plus de fierté de notre part à nous tous. Je fais un vigoureux appel à tous ceux qui comme moi se sentent engloutir petit à petit par la marée montante de l'anglicisation. Ayons donc à coeur de conserver notre langue pour que par elle nous puissions toujours conserver notre foi! Notre langue, parlons-la sans peur. Que les jeunes n'aient pas honte de faire la causette en français: le contraire serait honteux. Soyons plus sages! Et puisque la Fanfare Lavérendrye fait dire publiquement par un de ses directeurs qu'elle offre ses services gratuitement, je ne veux pas qu'elle chante le service de la langue française qui ne se porte pas très bien dans cette province-ci, mais cependant qui n'est pas encore prête de mourir. Que jamais ses clairons n'en sonnent le glas funèbre mais qu'ils proclament plutôt haut et fort sa longue survivance et entonnent en son honneur un hymne triomphal.

Un peu plus de fierté, un peu plus d'amour-propre s'il vous plaît. Que pour ces concerts à venir, la Fanfare Lavérendrye puise au grand répertoire français sans crainte de l'épuiser; qu'elle nous fasse entendre les doux et chers refrains de la vieille mère-patrie; qu'ici comme sur les bords du grand fleuve l'on cause, l'on chante, l'on prie dans la langue que nous tenons des lèvres de nos bonnes mamans. Les amis! En foule au premier concert de la Fanfare Lavérendrye!

Ernest Colpron.

L'ESPRIT DES BETES

Avant de partir en voyage, le maître d'un chien avait donné son animal à garder à un de ses amis.

Ce n'était pas mince besogne, car le chien était de taille énorme et de caractère peu commode.

—Ne crains rien," cependant. C'est une bête très intelligente. Tu en obtiendras tout ce que tu voudras avec la douceur.

Après avoir fait le tour de l'appartement de son nouveau maître, le chien adopta comme lieu de séjour le cabinet de travail: il sauta sur un large fauteuil de cuir, s'y installa en rond, allongea son museau sur ses pattes et ne bougea plus.

—Eh bien, mon vieux, tu n'es pas difficile! lui dit son gardien très amusé. Cependant, j'ai besoin de mon fauteuil pour travailler. Allez, descends!

Le chien ne bougea pas, si ce n'est qu'il battit la queue comme pour dire:

—Je suis bien ici, j'y reste.

La menace ne fut pas plus efficace. A la seule vue du fouet, il découvrit une telle rangée de crocs qu'on le laissa tranquille.

Tout à coup, l'ami de son maître se frappa le front en disant:

—J'ai trouvé!...

Et, se dirigeant vers la porte:

—Au chat! au chat! cria-t-il.

D'un bond le chien sauta à terre, aboya furieusement et disparut en courant dans le couloir.

Pendant ce temps, son gardien s'empressa de s'asseoir, triomphant, dans son fauteuil reconquis et se mit à écrire.

Le chien revint, le regarde d'un air dédaigneux qui signifiait clairement:

—Comme c'est malin d'abuser de la crédulité d'une bête! Tu me fais pitié, tiens!

Il se coucha dans un coin et resta immobile.

Tout à coup, il releva la tête en grondant sourdement.

—Allons, Turc, tais-toi! fit l'écrivain.

Nouveau grondement, un peu plus fort et signes manifestes d'inquiétude: plaintes, gémissements étouffés, abois sourds.

—Tiens, qu'est-ce qu'il a? On dirait qu'il flaire un danger.

Il n'y a plus à douter: le chien se dresse brusquement et pousse deux ou trois coups de gueule en fixant la porte.

Très intrigué, l'écrivain se lève et va à la porte d'entrée de sa maison. Rien, personne... Il revient.

Et trouve le gros chien installé dans le fauteuil abandonné un instant et qui bat fébrilement de la queue en le fixant avec une expression positivement joyeuse qui semble signifier:

Eh bien, comment la trouves-tu? Il ne fallait pas me montrer le truc...

DES SEMAILLES EN JANVIER

Un cultivateur de l'Alberta ensemence 16 acres de terre.

Lethbridge, Alta., 25.—Un fait sans précédent dans l'histoire de l'Alberta vient de se produire. M. George Kingsbury, du district d'Evemore, a ensemencé 16 acres de sa ferme durant la première semaine de janvier. Labourer en Alberta en janvier est quelque chose qui tient du record et c'est peu commun. Mais le district d'Evemore peut réclamer la gloire d'avoir le premier vu des semailles dans ce qu'on est convenu d'appeler le mois le plus rigoureux de l'année. La terre était dans les meilleures conditions désirables pour recevoir la semence.

DANS DAUPHIN

Les libéraux de Dauphin ont tenu jeudi une convention pour le choix d'un candidat aux prochaines élections provinciales. M. John Campbell, ancien député, a été le choix unanime de la convention.

* * *

Deux jours auparavant les conservateurs avaient tenu leur convention. M. Wm. Buchanan, un fermier, a été choisi à l'unanimité. Il est un membre très important de l'association des Grain Growers.

ILS SE SERAIENT VENDUS

Le "Daily Mail" de Montréal accuse deux conseillers législatifs et un député de s'être vendus pour quelques milliers de piastres.

Montréal.—Le "Daily Mail", sous le titre "La Corruption à Québec", accuse deux membres du Conseil Législatif et un député d'avoir reçu des pots-de-vin en rapport avec l'adoption du bill incorporant: "The Montreal Fair Association of Canada".

Le journal donne les noms des trois accusés qui sont M. O. Mousseau, député de Soulanges, A. Bergevin, conseiller législatif et M. Bérard, aussi conseiller législatif et associé du premier ministre, et dit:

"Vendredi dernier, à 3.30 heures p. m., le Conseil Législatif de la Législature de Québec a adopté le bill No. 158 intitulé: Loi incorporant "The Montreal Fair Association of Canada". Cette mesure qui devient ainsi loi de la province de Québec autorise les promoteurs: MM. Demetrius F. Myers, de la cité et du district de Montréal, Georges Sampson, entrepreneur, de la cité de Montréal, John Bastiano, de la ville de New York, M. David W. Hyland, courtier d'immeubles de New-York, à organiser et à contrôler les expositions d'horticulture, agricoles et industrielles, à exploiter des places d'amusement et de récréation pour le public et à établir et conduire des courses en rapport avec telles expositions et pour d'autres fins.

Ce bill est l'un de ceux sur lesquels un prix a été fixé par les législateurs pour qu'ils deviennent loi.

Le prix de l'adoption du bill était de $9,500. De cette somme, les promoteurs ont payé aux membres de la Législature $4,850; ils doivent encore $4,650 dont le paiement devient dû aujourd'hui.

Le montant déjà payé, les personnes auxquelles il a été payés et ses endroits où les paiements ont été faits sont donnés comme suit par le "Daily Mail":

$500 ont été payées au député accusé, M. Mousseau, par l'un des promoteurs de la "Montreal Fair Association" au bureau des entrepreneurs généraux, rue Notre-Dame-Ouest, samedi, le 24 novembre 1913, à 3.45 p. m.

Un autre $500 a été payé au même par un autre promoteur, au Château Frontenac, lundi le 3 décembre 1913, à 8.30 p. m.

$1,150 ont été payées encore au même député, au Château Frontenac, mercredi, le 16 décembre, ce montant représentant la moitié de la somme convenue pour le vote de sept députés de l'Assemblée Législative sur le bill No. 158, la balance devant être payée aussitôt après l'adoption du bill.

Le journal dit encore que d'autres paiements ont été faits comme suit:

$1,000 au député, au Château Frontenac, jeudi, le 8 janvier, à 7.30 heures p. m.

$400 au même, mardi, le 13 janvier, à 8.05 p. m., au Château Frontenac: $600 payées, au Château Frontenac, le 14 janvier, à 6.30 et supposées être pour le conseiller qui s'était chargé de voir à l'adoption du bill au Conseil Législatif moyennant $2,000.

Le "Mail" accuse un conseiller d'avoir reçu $500 au Château Frontenac, le 4 décembre et un autre d'avoir accepté $2[illegible], le 15 janvier, et $150, le 16 janvier.

La Législature a sommé les accusateurs de comparaître à la barre de la Chambre pour s'y justifier. Tout fait prévoir un grand scandale.

MORT DE LORD STRATHCONA

Il meurt à Londres à l'âge de 93 ans.

Lord Strathcona est décédé à Londres à l'âge de 93 ans. Depuis la mort de Lady Strathcona, il avait vu ses forces décliner rapidement.



LORD STRATHCONA

Il était né en Ecosse en 1821 et vint au Canada en 1838 à l'âge de 17 ans. Il entra immédiatement au service de la compagnie de la Baie d'Hudson. En 1848, il entra dans le Labrador et y séjourna jusqu'en 1864. Puis il vint dans l'Ouest comme facteur de la compagnie de la Baie d'Hudson. Il gagna vite la confiance des Indiens. Sa grande force lui permit de résister à toutes les fatigues de cette rude vie de trappeur. Après avoir participé au règlement des difficultés de 1870, il fut élu député de Winnipeg et St. John à la législature provinciale. En 1871 le comté de Selkirk l'envoyait à la chambre fédérale. Ce même comté le réélisait en 1872, 1874 et 1878. En 1880, le colonel Scott le battait. En 1885, il voit l'achèvement du chemin de fer Pacifique Canadien, projet auquel il avait travaillé de toutes ses forces. De 1887 à 1896, il représente au parlement fédéral Montréal Ouest. En 1897, il est créé baron. Cette même année il fut nommé haut commissaire canadien à Londres.

Disons en passant que Lord Strathcona était un grand ami du vieux père Lacombe, o.m.i.

AU CONSEIL DE ST-BONIFACE

L'échevin Beaupré réclame l'établissement d'un système de livraison de la poste à domicile. Augmentations de salaire.

Le maire et tous les échevins sont présents. Le travail s'expédie rapidement. Le procès verbal de la séance précédente est adopté sans discussion.

Lecture de diffrentes lettres. Une vient de A.-J.-H. Dubuc, remerciant le conseil de la sympathie témoignée à l'occasion de la mort de Sir Joseph Dubuc. Une autre est des constructeurs du pont Provencher. Ils demandent au conseil de leur remettre le chèque de $10,000 déposé en garantie. Ils exposent que la retenue de 10 pour cent faite par la ville sur les travaux accomplis jusqu'ici au pont dépasse $10,000. Cette demande est référée au comité des ponts. Puis l'on donne communication des rapoprts des différents comités. Le comité de police recommande de porter à $1,000 le salaire du magistrat Turenne, d'engager le policier Oscar Reid avec un salaire de $65 et de demander des soumissions pour les costumes des policiers. Ces différentes suggestions sont acceptées par le conseil ainsi que celle de l'échevin Guilbault de porter de 20 centins l'heure à 22½ le salaire minimum des ouvriers qui travailleront aux égouts rue Valade.

Un des amendements à la charte actuellement proposés à la législature porte de $2 à $2.50 le prix des conduites d'égoûts. Il y a là une augmentation. Afin de la justifier, l'échevin Beaupré demande une série de questions concernant la construction des conduites et leur coût. L'ingénieur de la ville devra fournir tous les renseignements demandés.

L'échevin Turnbull demande où l'on en est avec la question du gaz.

L'échevin Cusson répond qu'il y a cinq ans le réglement à l'effet d'établir à Saint-Boniface une usine à gaz fut défait par les contribuables. Depuis des négociations ont été ouvertes avec la Winnipeg Electric Railway. L'automne dernier M. Phillipps a déclaré qu'il ferait tout son possible pour accommoder Saint-Boniface, mais il n'a pas encore décidé comment.

M. l'échevin Beaupré soulève alors la question de la livraison à domicile de la poste. Il propose, appuyé par l'échevin Turnbull, qu'on demande au département des postes d'accorder cela à Saint-Boniface. On fournira au gouvernement tous les renseignements nécessaires. M. Cusson fait remarquer que la même demande a déjà été faite et que le gouvernement a répondu que la ville devait avoir une population de 20,000. Finalement on décide de demander au gouvernement une livraison partielle s'il ne peut l'accorder pour toute la ville.

Le conseil s'ajourne ensuite.

AU SACRE COEUR

M. Jules L. Duc et M. Joseph Poitras font partie de la société Joseph Johnson Co., Ltd., qui vient d'être incorporée au capital de $100,000. C'est une compagnie d'immeubles.

* * *

En dépit du concert Hélie à Winnipeg et du concert de la fanfare LaVérendrye à Saint-Boniface, la partie de Pedro a été tout aussi intéressante que les précédentes. L'entrain n'a pas fait défaut. Deux beaux prix étaient offerts: un magnifique plat par Mme J.-H. Murphy et un bel étui à cigares par M. Jos. Paquin. Ils furent gagnés par Mme Préfontaine et M. G. Lagacé.

MM. Jules Duc et P. Brunel, commissaires, ont offert comme prix de la série le premier une étole en vison et le second une veste en soie faite sur commande.

CONCERT

M. Louis S. Hélie, notre brillant ténor lyrique canadien-français, a donné son premier concert mardi dernier au Trinity Hall devant une bonne assistance. Il était assisté de Mme Simonson-Nickle, violoniste, élève de M. C. Couture, et M. Moncrieff Mawer au piano.

Le programme suivant fut exécuté:

Hosanna, *Granier;* Aubade, de "Le Roi d'Ys", *Lalo;* I love You, Sobeski; Louis S. Hélie.

Concerto "Ardante et Finale", *Mendelsohn*, Mme Olga Simonson-Nickle.

La Fleur, de "Carmen", *Bizet;* Un doux lien, *Delbruck;* Four-Leaf Clovers, *Parker;* A Birthday, *Cowen;* Louis S. Hélie.

Intermission.

Pour mieux t'aimer, *Jane Vieu;* Viens avec nous petit, de "La Vivandière", *Godard;* J'ai pleuré en rêve, *G. Hue;* Priez, Aimez, Chantez, *Gregh;* Louis S. Hélie.

Humoreske, *Dvorak;* Liebesfreud, *Kreisler;* Mme Olga Simonson-Nickle.

Love is a Bubble, *Allitsen;* Expectancy, *F. Laforge;* Oh! si les fleurs, *Massenet;* Air de "Pagliacci", *Leoncavallo;* Louis S. Hélie.

M. Hélie eut un succès tout spécial dans "Pour mieux t'aimer" et "Viens avec nous, petit". L'air de Pagliacci lui permit de démontrer à son auditoire toutes les ressources de sa voix.

CONTRAT ACCORDE

Une école sera construite à Cross Lake.

Le gouvernement fédéral a enfin donné le contrat pour la construction d'une école pour les petits indiens à Cross Lake, sur les bords du Nelson, à 400 milles d'ici. Il a été accordé à la Corporation Episcopale du Pas.

Cette école sera un édifice de 100 pieds de longueur par 40 de largeur. Trois étapes outre un grand soubassement. Elle pourra recevoir 75 élèves.

Le principal sera le R. P. Lecoq o.m.i., actuellement à l'archevêché.

SWAN RIVER

Le candidat conservateur aux prochaines élections provinciales sera M. J.-B. Stewart de Thunder Hill. Il a été choisis à une convention des conservateurs de la division.

BENEDICTION D'UNE STATUE DE JEANNE D'ARC

Dimanche prochain à l'église du Sacré-Coeur. Sermon par le R.P. Duchossois, O.M.I. Description de la statue.

C'est dimanche prochain, 1er février, que sera bénie en l'église du Sacré-Coeur une magnifique statue de Jeanne d'Arc, reproduction de l'oeuvre de Ch. Desvergnes, Grand Prix de Rome.

La cérémonie promet d'être des plus imposantes. La bénédiction sera faite par le R. P. Cahill, o. m.i., provincial des Oblats. Il y aura des délégations de toutes les sociétés de la paroisse. L'Union Jeanne d'Arc de Saint-Boniface y sera représentée. Cette statue de Jeanne d'Arc est un don de la société des Enfants de Marie de la paroisse du Sacré-Coeur. A l'occasion du dévoilement, tous les membres de la Société iront déposer des couronnes au pied de la statue.

La bénédiction et le dévoilement de la statue auront lieu le soir. Le sermon de circonstance sera donné par le R. P. Duchossois, o. m.i. Inutile de faire l'éloge du prédicateur. Il a aussi accepté de donner le sermon à la grand'messe.

Le choeur de chant a préparé un programme tout spécial.

Voici quelques opinions des journaux français au sujet de l'oeuvre du sculpteur Desvergnes.

Imaginez quelque chose de l'extase de la Jeanne de Chapu, de l'air martial de celle de Paul Dubois, de la piété de celle de la princesse d'Orléans ou de Doyen, réunissez ces trois sentiments en une seule expression de physionomie et vous aurez, nous semble-t-il, la Jeanne d'Arc de M. Charles Desvergnes.

L'artiste nous la représente en costume guerrier. En butte sans doute à quelque opposition de l'entourage du roi, ou perplexe devant une difficulté imprévue, Jeanne a quitté de la main son étendard qui s'appuie sur son épaule, tandis que, dans un geste de supplication suprême, elle semble fouiller du regard l'infini des cieux afin d'y découvrir la volonté du Tout-Puissant qu'elle implore. A la contempler, on sent qu'elle va, dans un élan de foi et de patriotisme, s'élancer à de nouveaux assauts, à de nouvelles victoires.

Telle est l'oeuvre vraiment magnifique de M. Desvergnes.

Bulletin religieux du diocèse de Beauvais, 22 mai 1909.

* * *

Cette statue est toute en mouvement; la trouvaille du statuaire, son idée géniale, c'est l'élan qu'il a su imprimer à la Vierge guerrière, en qui l'extase se confond avec l'action. Ses voix lui disent: "Fille de Dieu, va, va, va!" Que peut faire cette fille généreuse, sinon d'aller?

On sait, d'après le témoignage de ses contemporains, en particulier de Dunois, que, sitôt que Jeanne entendait les voix célestes, elle avait grande joie et paraissait être dans le ravissement. M. Desvergnes a su répandre sur le visage de la Voyante cette allégresse divine, ce charme qui transfigure. Jeanne prie comme elle va au combat, simple, alerte, joyeuse.

Ces qualités de premier ordre n'ont pas échappé aux critiques qui ont accueilli avec transport la nouvelle oeuvre et l'ont encouragée de leurs éloges.

F. Martin.

Revue du Clergé français, 1er novembre 1909.

* * *

Quand on a vu la Jeanne d'Arc de Desvergnes, elle reste dans le souvenir comme une douce vision d'art religieux...

Jeanne d'Arc est un personnage bien complexe et très difficile à représenter sous tous ses acpects à la fois. Jeune fille, guerrière, sainte, martyre: elle est tout cela à la fois et son image doit nous rappeler tout cela. Mais quelle difficulté de donner à la jeune fille, et à la sainte en même temps, l'aspect de la guerrière! Pour tourner cette difficulté, les artistes choisissaient jusqu'ici, pour leur statue, un seul de ces caractères; si bien que pour avoir un portrait de Jeanne, qui répondît à sa physionomie morale, il eut fallu plusieurs statues.



Notre artiste, Charles Desvergnes, a abordé résolument la difficulté, et il l'a vaincue. Sa statue nous donne à la fois, dans une merveilleuse synthèse, la vierge, la guerrière et la sainte...

Cette statue de Jeanne est donc bien telle que nous la désirions pour nos églises, telle que la souhaitaient tous les coeurs français...

J. Roux.

Semaine Religieuse de Périgueux, 16 juillet 1910.

* * *

Notons enfin que, dès l'apparition de la Jeanne d'Arc de Desvergnes, la grande presse a fait spontanément à cette statue un accueil extrêmement chaleureux, dont les courts extraits qui suivent ne donnent qu'une faible idée.

"L'oeuvre du sculpteur Desvergnes nous donne une image intéressante et originale de Jeanne. Il y a là certes un morceau de sculpture bien vibrant." (*Echo de Paris*). L'attitude de Jeanne, sa physionomie contemplative et suppliante sont bien près de répondre au type idéal tant cherché". (*Annales religieuses d'Orléans*). C'est une oeuvre remarquable." (*Journal*), "de réelle inspiration et aucunement banale." (*Gaulois*). "C'est dans la forme une grâce, dans l'attitude une noblesse, dans l'élan du regard et des mains jointes une intensité de foi et de vaillance qui ravissent." (*France illustrée*). "Cette fois, nous avons certainement la statue qui réalise l'idéal rêvé par toute âme chrétienne et française à propos de la vierge de Domremy... Cette oeuvre d'art est certainement destinée à s'imposer au choix de tous ceux qui admirent et vénèrent Jeanne d'Arc dans le rayonnement de sa mission divine... Oh! l'oeuvre admirable! que de saints enthousiasmes elle suscitera partout!" (*Ami des Enfants*). *"Nous ne croyons pas qu'on connaisse une "image" de notre héroïque et chère Jeanne plus parlante et plus belle. Et nous ne serions pas étonnés que toute la France fût bientôt de notre avis."* (*Libre Parole*)."

LES CATHOLIQUES DE ST-BONIFACE

Comment ils se partagent entre les differentes nationalités

On vient de terminer le recensement complet de la population catholique de Saint-Boniface. Il a été fait avec beaucoup de soin et indique la population catholique selon les nationalités.

La population totale est de 1,191 familles donnant un total de 6,431 dont 4,748 communiants.

Voici le nombre de familles par nationalités.

Canadiens-français, 751 familles.

Belges (flamands et wallons), 240 familles.

Français, 106 familles.
Irlandais, 29 familles.
Polonais, 21 familles.
Anglais, 10 familles.
Ruthènes, 10 familles.
Allemands, 9 familles.
Italiens, 6 familles.
Espagnols, 5 familles.
Ecossais, 2 familles.
Autrichiens, 1 famille.

ST-BONIFACE

Les amies de Melle Brunet, fille de M. A Brunet, de Norwood, ont fêté joyeusement son anniversaire de naissance. Il y eut présentation de cadeau, chant et déclamations.

* * *

M. docteur Prévost, d'Ashern, était de passage ici à la fin de la semaine dernière. Il était venu conduire deux ruthènes blessés gravement par une explosion de dynamite. Occupés à creuser un puits avec un forêt, ils placèrent de la dynamite pour faire sauter une partie du roc. L'explosion se faisant attendre ils s'imaginèrent que la mèche était éteinte et se penchant tous deux sur l'ouverture du puits cherchèrent à se rendre compte de ce qui se passait. L'explosion se produisit alors projetant au dehors des éclats de pierre. L'un perdra les deux yeux et l'autre certainement un.

* * *

Alois Beaupré, dont le magistrat Turenne condamnait la semaine dernière les cinq agresseurs à $20 d'amende, a été lui-même cette semaine condamné à payer une amende de $100 pour vente de boisson sans licence.

* * *

Mgr Langevin est parti samedi pour Dunrea où il confirmera un grand nombre d'enfants. Il reviendra vers le milieu de la semaine.

* * *

Le 1er février prochain, la Fanfare LaVérendrye donnera dans la salle de l'Hospice Taché un concert sacré. Tous sont invités. Il y aura collecte à la porte.

* * *

Mme J.-A. Lemieux est partie pour un voyage de quelques semaines à Chicago.

* * *

La partie de cartes et le concert de la fanfare LaVérendrye mardi dernier, dans les salles de l'Académie Provencher, ont remporté un beau succès. Le programme très varié a été exécuté avec grand brio et beaucoup de perfection. M. Paul Salé dirigeait l'orchestre.

Les prix de la partie de cartes ont été gagnés par:

Prix des dames, Melle Ida Gagnon.

Prix des hommes, M. Leblanc.

Prix de consolation, Melle Alma Desourdis et M. J. Adrien Marleau.

Après la soirée, les dames servirent le café. La prochaine soirée aura lieu le 17 février.

* * *

Mgr Charlebois, o.m.i., de Le Pas, est arrivé ce matin. Il se rend à Ottawa.

* * *

Mgr Dugas est allé à Saint-Norbert pour les Quarante-Heures.

* * *

M. G.-E. Moreault, autrefois gérant de la Northern Supply Co., est maintenant propriétaire d'un ranch à Frank, Alta.

* * *

M. S.-M. Bonneau quitte aujourd'hui le service du *Telegram*. Il se livrera à l'étude du droit au bureau de Campbell, Pitblado.

* * *

L'échevin Marion partira vendredi soir pour un voyage dans l'Est.

* * *

A sa réunion d'hier soir, le Cercle LaVérendrye a adopté la résolution suivante, proposée par M. Albert Auger et appuyée par M. le docteur Laureneau.

"Les membres du Cercle LaVérendrye ont appris avec douleur la mort soudaine à Los Angeles de Sir Joseph Dubuc et offrent à Lady Dubuc ainsi qu'à sa famille leurs plus sincères sympathies.

NOMINATIONS

De la Gazette Officielle du Manitoba:

Commissaires aptes à recevoir des affidavits: M. Daniel Morguiart, Saint-Boniface et M. Cyrille Lozière, Notre-Dame de Lourdes.

Coroner, dans et pour la province du Manitoba; le docteur J.-M.-E. Prévost, d'Ashern, autrefois de Saint-Jean-Baptiste.

DANS ARTHUR

Melita, Man., 25.—Les conservateurs de comté ont de nouveau choisi M. A. Lyle, le député actuel, comme porte-étendard aux prochaines élections. La convention très nombreuse a été unanime dans son choix. Elle fut suivie d'une assemblée à laquelle prirent la parole l'honorable Montague, ministre des travaux publics, l'honorable George Lawrence, ministre de l'agriculture.

AVIS.

Avis est par les présentes donné qu'à la prochaine session du Parlement du Canada une demande sera faite de la part de la Continental Fire Insurance Company of Canada à l'effet de rétablir par une loi et de lui continuer tous les pouvoirs accordés à la compagnie par le chapitre 68 des Statuts du Canada de 1911, de confirmer les transactions de la compagnie, de lui accorder une extension de temps de deux ans, à compter du 1er juillet 1914, durant laquelle la compagnie pourra obtenir l'autorisation de faire des affaires.

Hull, Sparling et Sparling,
Winnipeg, Man.

Ce 5 janvier 1914.